

NOUVEAU  
JOURNAL HELVETIQUE,  
OU

ANNNALES

LITTERAIRES ET POLITIQUES  
DE L'EUROPE ET PRINCIPA-  
LEMENT DE LA SUISSE

DEDIÉES AU ROI.

---

OCTOBRE 1769.

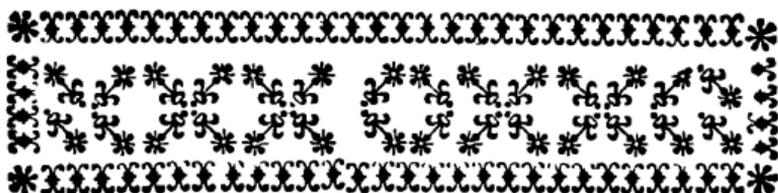


NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ  
TYPOGRAPHIQUE.

---

MDCCLXIX.





NOUVEAU

JOURNAL HELVETIQUE  
OCTOBRE 1769.

---

I. PARTIE.

ANNALES LITTERAIRES  
DE LA SUISSE.

---

Ier. EXTRAIT.

LA PALINGENESIE PHILOSOPHIQUE, ou  
*idées sur l'Etat passé & sur l'Etat fu-  
tur des êtres vivans. Ouvrage desiné à  
servir de supplément aux derniers écrits  
de l'Auteur, & qui contient principa-  
lement le précis de ses recherches sur le  
Christianisme. par C. BONNET, de di-  
verses Academies. 2. Vol. grand 8<sup>o</sup>.  
Genève 1769.*

B b 2

\* \* \*


**L**E Journal précédent donnoit déjà quelque idée de cet excellent ouvrage, mais nous devons plus que cela à tous ceux qui aiment les lettres, la vérité & la vertu. Nous sentîmes il y a un mois, que nous manquions de tems pour en faire l'extrait, & l'on nous tiendra compte de cette lenteur, si celui que nous publions peut donner une juste idée de cette production. Nous sommes assez voisins de l'Auteur, pour espérer, qu'il verra cette esquisse, & assez amis du bon & du vrai, pour redresser nos idées sur les siennes, s'il daigne nous en faire part. Il vaudroit mieux sans doute, que *M. Bonnet* prit la peine de nous fournir l'extrait de son livre. Ses propres maximes nous donneroient quelque raison de l'attendre, mais la discrétion nous empêche de le lui demander.

L'ANALYSE abrégée de l'Essai analytique, qui reparoit à la tête de ce volume, a déjà été publiée dans la préface de la contemplation de la nature. Ce sont des extraits raisonnés, qui servent à développer les principes de *M. Bonnet*, & à éloigner les imputations de fatalisme & de ma-

térialisme, dont quelques personnes craintives avoient cru appercevoir des traces dans cet ouvrage. L'idée de la liberté, cette question si long-tems agitée, & toujours si mal entendue par le plus grand nombre, l'idée de la liberté, nous paroît fixée par une simple définition. La *liberté* est la faculté exécutive de la volonté. Elle ne *choisit pas*, mais elle exécute. Celui-la est un être libre, qui peut exécuter sans gêne ce que la volonté, après un mûr examen, estime le meilleur. Ainsi l'on abandonnera cette discussion trop inutilement approfondie qui faisoit consister la liberté de l'homme dans un état de *pure indifférence*, & qui lui otoit les privilèges de l'être intelligent. Ainsi l'on évitera le reproche odieux de *fatalisme*, en admettant, que l'ame se détermine toujours pour ce qui lui paroît le plus avantageux.

L'HOMME est un être mixte; les deux parties qui le composent contribuent l'une & l'autre à ses opérations. On ne conteste pas ce principe; mais n'est-ce pas le détruire, que d'oublier entièrement les influences du Corps, quand il s'agit d'expliquer les qualités de l'ame. Celui qui ose rentrer dans la véritable route, ne mé-

rite donc pas d'être condamné comme favorisant le *matérialisme*. M. B. a suivi, pour connoître l'homme, une méthode plus conforme à sa nature & à cette vérité si simple que per'onne n'oseroit nier. Il est parti des faits; & en développant les opérations physiques des sens & des organes corporels, il a donné les meilleures preuves de l'immatérialité de l'ame. Tout homme qui aura suivi la chaîne de ses idées verra comme lui, que ce MOI toujours UN, toujours SIMPLE, toujours INDIVISIBLE, ne peut être une pure modification de la substance étendue, ni un résultat immédiat de quelque mouvement que ce soit.

M. B. a donc présenté dans son vrai point de vue l'union de l'ame & du corps. La *Psychologie*, ou la science de l'ame; & la *Physiologie*, ou la science du corps, s'éclairerent mutuellement. Ainsi après avoir expliqué ce qu'il y a de mécanique dans les opérations de l'ame, il étoit naturel d'examiner l'origine des êtres organisés. C'est ce qu'a fait l'auteur dans un second ouvrage, dont nous avons aussi l'extrait à la tête de ce volume.

PLUSIEURS Journalistes en applaudissant aux vues profondes de M. B. avoient été

effraïés des conséquences, que ce génie puissant avoit osé tirer. C'est qu'ils n'en avoient pas saisi l'ensemble: *C'est qu'on ne peut pas décider par la lecture d'un moment d'une méditation de plusieurs années.*

LE MYSTÈRE de la génération est obscur, jusques ici il a été impénétrable ; mais sera-t-il défendu de ramener , s'il est possible, cette partie de l'histoire naturelle à des principes plus philosophiques que ceux qu'on a tâché d'établir dans ces derniers tems. Un naturaliste profond, circonspect & plein de cette défiance inséparable des connoissances solides, un tel homme établit des faits, il en déduit des conjectures, faudra-t-il lui en faire un crime, & sur tout le condamnera-t-on sans avoir examiné son hypothèse. Sans doute qu'il ne faut pas se hâter de bâtir des systêmes ; mais il est permis d'appercevoir des faits bien constatés, & de s'en servir comme de principes pour faire quelques pas en avant dans la sphère de nos connoissances. L'Auteur de la nature en a lié toutes les parties par des rapports sans nombre. Le vulgaire les ignore, le physicien les cherche ; il lui est donc permis de pousser cet examen aussi loin qu'il le peut avec le secours de l'expérience. S'il rencontre un fait plus fé-

cond en conséquences, c'est à celui-là qu'il doit s'attacher; C'est sur ce fait & sur ses conséquences immédiates qu'il doit porter toute son attention, afin de remonter jusques aux causes.

LE germe dans la femelle préexiste à la fécondation, il n'est donc pas produit par elle; Mais sans elle il ne se développe pas, il y a donc quelque chose dans la liqueur fécondante, qui l'aide à se développer. Se développer, c'est acquérir à la fois plus de masse & de volume; c'est être nourri de parties étrangères à sa substance. Cette nutrition, suppose la circulation, & celle-ci l'action du cœur. Il est donc probable, que le cœur reçoit par la fécondation la force nécessaire au développement.

MAIS par quels faits pourra-t-on découvrir la cause mécanique des mouvemens du cœur? M. B. a tenté d'y appliquer le principe de *Irritabilité*. Toute fibre musculaire se contracte à l'attouchement de quelque corps, soit solide, soit liquide & il se rétablit incontinent. C'est un fait confirmé par une multitude d'expériences. Le cœur est de tous les muscles celui qui se contracte le plus promptement, & qui se remet dans sa première situation

avec le plus de facilité. Le sang, l'eau, ou même simplement l'air produisent cet effet; les liqueurs un peu âpres l'excitent davantage : La liqueur fécondante pourroit bien être de ce genre.

Si elle produit ces effets dans le germe, il faut qu'elle y pénétre, qu'elle les nourrisse: Elle est donc encore une liqueur *alimentaire*. Toute liqueur nourricière doit avoir un certain rapport avec les parties à nourrir : Si ces parties sont très subtiles, cette liqueur devra être très subtile : Si elle y produit de grands changemens, il faut en conclure, qu'elle est singulièrement active. Et, puisqu'elle est destinée à nourrir toutes les parties, elle doit probablement renfermer des principes analogues aux élémens de toutes les parties. Voilà une idée très serrée de la méthode que M. B. a suivie, pour expliquer la génération des animaux. Elle porte toute entière sur la préexistence du germe à la fécondation. Si l'on parvient à la détruire, dès lors le système tombe. Pour détruire cette préexistence, continuera-t-on à dire, que les corps organisés se forment successivement en vertu des loix d'une mécanique particulière. Parler ainsi, ce n'est point expliquer la difficulté, à moins qu'on ne découvre ces

loix, qu'on ne développe cette mécanique. Mais qu'on examine ces quatre mille muscles employés à la formation d'une chenille, leur coordination admirable, celle des trachées plus admirable encore, & l'on sentira, qu'un tout si composé & pourtant si harmonique n'a pu être formé comme une montre, de pièces de rapport; On reviendra à penser avec M. B. que les corps organisés préexistoient dès le commencement.

Cependant le polype, coupé en morceaux & divisé en une infinité d'animaux de la même espèce, comment se reproduit-il d'une façon si singulière? Y avoit-il en lui autant de germes que de parties. M. de B. l'envisage comme un ovaire universel l'opération de le couper, détourne au profit de quelques germes, les sucs nourriciers, qui auroient été employés à la nourriture du corps entier. C'est à ce principe que tient, selon lui, la solution de cette fameuse difficulté, que les matérialistes tirent de la découverte des polypes. Si les corps organisés préexistent, il est probable, que le principe qui les anime doit préexister aussi. En partageant le polype, on ne partagera pas son ame, qui est indivisible, mais on donnera lieu à cer-

tains germes de se développer, & l'ame, que l'on suppose résider originairement dans ces germes, commencera à éprouver des sensations. Ce système n'insinue pas, que le polype ait un cerveau & des nerfs pareils à ceux des grands animaux, mais qu'il a des organes relatifs à sa nature, ou sa manière propre de sentir.

Cette théorie détruit, il est vrai, l'opinion des générations équivoques, mais cette doctrine de l'école ressuscitée de nos jours par des gens qui aiment à semer les doutes, a-t-elle été suffisamment prouvée, n'a-t-elle pas été solidement réfutée? L'apparition de certains vers dans les replis les plus cachés du corps humain ne prouve autre chose, sinon qu'on ignore comment ils y sont venus? Ou plutôt ce phénomène a été expliqué par une multitude de faits, qui indiquent, que les semences invisibles de ces insectes ont pu s'introduire dans l'intérieur du corps par plusieurs moïens, qu'on n'auroit jamais soupçonnés.

Enfin la formation des monstres ne détruit point le système de M. B. Il n'est pas nécessaire pour l'expliquer de recourir

à l'hypothèse des germes originairement monstrueux. Il est assez d'autres exemples, où l'on voit manifestement, combien les causes accidentelles contribuent à produire de pareils effets.

Nous nous arrêtons à l'extrait de ces deux premières pièces. La suite de l'ouvrage nous occupera dans les Journaux suivans. Il est si rare d'en trouver, qui soient marqués au coin du génie, qu'il est bien permis de s'y arrêter plus long-tems.





## II. EXTRAIT.

DE L'ORGUEIL NATIONAL, *traduit de l'Allemand de M. ZIMMERMANN, Paris. 1769. 12°. p. 317.*

---

**V**OICI encore une production qui fait honneur à la Suisse. Elle a eu le plus grand succès en Allemagne, & nous ne doutons pas, qu'en France, où l'on saura séparer les choses neuves & utiles qu'elle contient, de quelques jugemens hazardés, qui ont échappé à l'Auteur, elle ne soit accueillie avec empressement. On y voit par tout l'empreinte du génie, le choix même du sujet l'annonce; Si l'on ne trouve pas toujours la liaison qu'il devoit y avoir entre les idées, on comprendra, que c'est l'effet de l'imagination qui ne s'affujettit presque jamais à la marche uniforme du raisonnement. Dans l'Avant-propos, mis à la tête de la seconde Edition, sur laquelle on a traduit, l'Auteur répond au reproche qu'on lui faisoit de n'être pas exempt de cet orgueil, qu'il

voudroit combattre. En effet les exemples qu'il en donne, sont tous tirés des Nations étrangères. Il semble supposer, que les Allemands n'ont pas à se reprocher une foiblesse, qui est commune à tous les peuples policés. Mais *l'Orgueil national doit être très rare*, dit M. Z., *chez une nation, qui méprise les ouvrages de ses Auteurs & de ses Artistes, qui fait venir à grands frais de chez l'étranger ses vêtements, ses vins & ses Architectes, & qui n'accorde son admiration qu'aux Poètes & aux Peintres, qui vivent sous un autre climat.*

APRÈS cette apologie, ou si l'on aime mieux, cet aveu, l'Auteur entre en matière : „ La folie, dit-il, est la Reine „ du monde; nous portons tous, plus ou „ moins sa livrée, ses cordons, ses croix „ & ses grelots. La plupart des hommes „ pleins de vanité, se placent au dessus „ des autres, & n'estiment jamais dans au- „ trui que leur image & leur ressemblance. „ L'égoïsme revient par tout. Tout ce qui „ ne s'accorde pas avec notre manière de „ voir & de penser, nous déplaît & nous „ irrite. Nous donnons à nos goûts, à „ nos connoissances, à nos talens, une „ préférence exclusive. Est-il bien vrai,

„ demandoit un maitre à danser françois !  
 „ que Harley ait été fait Comte d'Oxford  
 „ & Grand-Trésorier d'Angleterre? Oui, lui  
 „ répondit - on. Cela m'étonne, reprit-il :  
 „ quel mérite la Reine peut - elle trouver  
 „ dans ce Harley? Pour moi je l'ai eu deux  
 „ ans entre les mains , & jamais je n'en  
 „ ai pu rien faire „ .

Nous contractons l'habitude de juger  
 des choses, comme on en juge dans le lieu  
 que nous habitons. „ Un bon Suisse, hélas !  
 „ du tems passé, à qui on vouloit faire  
 „ entendre ce que c'étoit qu'un Roi, de-  
 „ manda fièrement, *s'il avoit cent bœufs*  
 „ *sur les montagnes?* „

AINSI tous les hommes ont de l'orgueil ;  
 l'amour propre en est le principe, & si la  
 petiteffe d'esprit vient à s'y joindre , il de-  
 vient une fierté ridicule. Cet orgueil in-  
 flue sur l'esprit des Nations. Tous les peu-  
 ples , policés ou barbares , s'attribuent cer-  
 tains avantages exclusifs, & chaque citoïen  
 reçoit, comme par réflexion , une portion  
 de l'orgueil général. Les mots *Etranger* &  
*Barbare* , étoient synonymes chez les Grecs.  
 On diroit qu'ils le sont encore chez les  
 François & ailleurs. Dans quelques villes

de Suisse un homme qui n'est pas Citoyen, qu'comme ils s'expriment, *Bourgeois*, est par là même moins estimable. „ Un petit marchand d'une de ces villes, à qui l'on dit soit il y a quelques années, qu'un Prince Allemand étoit amoureux de sa fille, fit cette réponse singulière: *vraiment, je me garderai bien de donner ma fille à un homme, qui n'est pas Bourgeois*. „ Tous les Romains de la tête du peuple sont extrêmement fiers de leur origine, quelle que soit d'ailleurs leur pauvreté. „ Le fils d'un boulanger aiant été affirmé à Rome dans une émeute à l'occasion du bled, le Pape, qui craignoit, que cet accident n'eût des suites fâcheuses, envoya un Cardinal avec quelques Nobles pour lui demander, quelle satisfaction elle exigeoit. *Je ne vends point mon sang*, répondit l'orgueilleuse Romaine. „ Pourquoi s'est-il trouvé des François, qui méprisoient NEUTON, sous prétexte qu'il n'a pas tout découvert? „ C'est que les François donnent mille fois à leur superficial & minutieux BAILEAU la préférence sur POISSON. „ Ne peut-on pas louer un Savant sans déprimer l'autre avec injustice? Et M. Z. ne partage-t-il pas la faute, dont il accuse assez mal à propos les François?

PLU-

PLUSIEURS peuples font remonter leur origine au delà de celle du monde. Il n'en est aucun, qui ne mêle quelques traits fabuleux aux tems les plus voisins de sa naissance. Les Chinois fixent la formation de leur Empire long-tems avant la Création; mais cette Chronologie est réfutée par *Nyen-hi-jaa*, Vice-Roi de Kanton, esprit dégagé des préjugés vulgaires. Les Lapons prétendent, qu'ils tiennent immédiatement leur origine de Dieu, qui créa en même-tems leur Père & celui des Suédois; Celui-ci se cacha sous un arbre pendant un orage, mais celui-là plus courageux ne chercha d'abri nulle part.

LA vraie Religion, ainsi que les fausses, sont pour le vulgaire de tous les pays les objets d'un orgueil particulier, qui nous paroît tenir de bien près à l'intolérance.

„ Il y a dans le Roiaume de Tanjaour, des  
 „ Bramines, qui prétendent être descendus  
 „ du Dieu Brama, & qui se croient au  
 „ dessus de leurs Rois. Ils croiroient être  
 „ souillés, si les Paréas, qui sont d'une  
 „ Tribu inférieure, venoient à les tou-  
 „ cher. Il n'est pas permis à ceux-ci  
 „ d'adorer les mêmes Dieux que les Bra-  
 „ mines. „

QUEL n'est pas l'orgueil que donne une bravoure, une puissance, une liberté imaginaire? „ La petite & foible nation des Vatchés étoit autrefois, selon elle, la plus puissante de l'Amérique Septentrionale. La Noblesse composée de cinq cent soleils, étoit gouvernée par le plus grand. Tous les matins le chef de ce petit peuple se promène devant sa cabane, salue le soleil, lui présente sa pipe, & lui marque du doigt la route qu'il doit suivre pendant la journée. „

L'ORGUEIL fondé sur l'ignorance, est d'autant plus dangereux, qu'il est en quelque sorte stupide. C'est une source d'abus & de ridicules. L'Auteur prend occasion de cette idée de censurer peut-être avec un peu trop d'amertume la morale, les arts, les usages & l'administration des Chinois. Ce peuple trop vanté est à ses yeux petit & méprisable. N'y auroit-il point de milieu à saisir, seroit-on toujours dans les extrêmes? S'il est vrai, que les Chinois sont réellement si méprisables, il ne l'est pas moins qu'ils méprisent souverainement tous les autres habitans du monde. Ils représentent la terre sous la figure d'un quarré, au milieu duquel leur patrie est située, tout autour

sont parsemés les autres Etats en forme de petites Isles.

CET orgueil national ridicule, dangereux même si l'on veut, ne laisse pas d'avoir ses avantages. „ La présomption & la „ vanité sont souvent dans les mains de la „ politique, des folies d'une très grande „ utilité. D'ailleurs on voit avec plaisir „ un peuple s'aimer soi-même, préférer „ ses denrées à celles des étrangers, estimer „ ses Auteurs, en un mot, être heureux, „ autant qu'il soit possible de l'être, du „ moins en imagination. „ Mais si cet orgueil a quelques influences salutaires, quels maux affreux n'a-t-il pas produit ? Qu'on se rappelle les dangereux effets des haines nationales, & les tristes fruits de l'intolérance & de la persécution. L'Auteur termine ce chapitre en annonçant dans notre siècle une grande révolution en faveur de la raison, des Sciences & du bonheur commun des peuples. „ Réveillez vous, dit-il, & „ lisez ; c'est le meilleur moyen de vous „ guérir de vos préjugés contre une nation que vous ne connoissez pas. „ L'extrême présomption ne marche qu'à côté de l'extrême ignorance. Elle seule inspiroit cet Espagnol, qui s'écrioit en faisant le pané-

grique de S. Roch : *Comment néanmoins le Ciel, si juste en ses desseins, a-t-il pu permettre, qu'un si grand Saint fût un François ?*

IL est un orgueil légitime, qui consiste à connoître & apprécier le mérite réel, que l'on peut avoir. Ce sentiment de notre dignité intérieure étoit, selon PYTHAGORE, le plus puissant attrait pour la vertu, une sentinelle que l'Auteur de la Nature a mise en nous, pour nous éloigner de tout ce qu'il y a de petit, de bas & d'indigne de la grandeur de notre ame. Avec ce sentiment il suffiroit de crier au vicieux, souviens-toi que tu es homme ! Jamais l'envie ne peut subsister avec ce noble orgueil. L'ame qu'il réchauffe, n'est susceptible que d'émulation.

CE sentiment particulier à chaque individu, convient aussi aux Nations. Quel n'est pas l'effet que produit sur un peuple le souvenir des Héros qui ont assuré sa gloire, ou son bonheur ? Gardons-nous cependant de croire, que leur réputation soit un bien héréditaire ; Tâchons de les imiter, afin de perpétuer leur gloire. C'est alors que les Pères revivent dans leurs en-

fans, que les ombres de ceux qui ont versé leur sang pour la patrie, appellent leurs successeurs sur le champ de bataille. Tout concouroit chez les Grecs à reproduire les vertus des héros. Au seul aspect des statues d'HARMODIUS & d'ARISTOGITON, les Athéniens sentoient revivre leur amour pour la liberté. Les Romains animés du même esprit, devinrent les conquérans du monde, & les Arabes pleins des mêmes sentimens conservent encore leurs indépendance. Mais ces germes d'héroïsme se développent encore mieux parmi les glaces du Nord. Toutes les Nations qui inondèrent autrefois l'Europe depuis les bords du Tanais, se distinguoient par l'amour de la liberté, le mépris de la mort & le souvenir de la valeur de leurs ancêtres. ODIN, le Dieu & le Législateur des Scythes ne promit l'immortalité qu'à ceux, qui à l'exemple de leurs Pères mourroient les armes à la main. *Nos guerriers ( disent les poètes de cette Nation belliqueuse ) nos guerriers cherchent avidement la mort, ils la reçoivent avec joie. Dans une bataille on les voit percés de coups, tomber, rire & mourir. Quel nouveau torrent de joie s'élève dans ( inonde ) mon cœur ? s'écrioit un Roi du Nord. Je meurs : J'entends la voix d'Odin*

*qui m'appelle. Déjà je vois s'ouvrir les portes de son palais, d'où sortent des filles à demi nuës. Une écharpe bleue relève la blancheur éblouissante de leur sein ; Elles s'approchent de moi & me présentent de la bière délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.* L'histoire des Goths, des Japonois & des Suisses fournit des exemples de cette valeur héréditaire, qui est pour une nation le plus sûr préservatif contre le relâchement & la langueur.

UN autre genre d'orgueil national c'est celui qu'inspire la culture des Sciences & des Arts. Chaque nation s'enorgueillit de ses Savans, de ses Philosophes & de ses Artistes. „ Lorsqu'ils ont par leur mort païé „ le tribut à l'envie, la plus noble partie „ de leur être subsiste & agit après eux , „ on admire l'empreinte de leurs grandes „ ames dans ces monumens augustes qu'ils „ nous ont laissés & pour nous étonner & „ pour nous instruire. „ Les Grecs vaincus, conservèrent leur gloire littéraire long-tems après qu'ils eurent perdu leur liberté. Rome suspendit ses victoires en faveur des Belles-Lettres. Dans les fers même elle fut encore grande par ses Savans. De nos jours l'Italie, l'Angleterre & la France se sont le

plus rapprochées des Grecs & des Romains. Quelques Auteurs ont avancé, que le germe qui produisit autrefois des grands hommes en Italie subsiste encore, mais qu'il est comme dans l'inaction. Reproche injuste ; M. Z. prouve par plusieurs bons ouvrages modernes, qu'il y a dans cette partie de l'Europe des Savans dans tous les genres.

LES Anglois sont dans les Sciences & dans les Arts aussi grands qu'il est possible de le devenir, & l'on ne voit que trop qu'ils en sont convaincus. Ils se croient le plus libre des peuples, & leur amour pour la liberté leur impose l'obligation de se proposer de grands objets & de faire de grandes choses. On voit les François occupés tour à tour à mesurer les cieux & à émouvoir les cœurs. Le goût règne dans leurs écrits, les graces les embéllissent. C'est ainsi que M. Z. semble vouloir réparer en quelque sorte les traits qu'il s'est permis contre les François, & dont ils vont se vanger noblement en accordant à ses talens les éloges qu'ils méritent.

L'ORGUEIL que produit dans une nation la forme de son gouvernement, vient de la préférence qu'elle lui donne sur la

constitution des autres peuples. „ Un hom-  
 „ me raisonnable se trouve heureux sous  
 „ un gouvernement modéré; Si malgré la  
 „ plus sage administration l'on entend quel-  
 „ quefois des plaintes contre elle, c'est  
 „ que l'on s'apperçoit difficilement des  
 „ biens qu'elle procure, au lieu que l'on  
 „ sent les maux qui en sont inséparables. „  
 M. Z. avance une proposition qui pourra  
 lui être contestée par de très bonnes raisons:  
 Si on veut l'en croire, dans une Répu-  
 blique le bonheur est de droit, au lieu que  
 dans une Monarchie c'est le hazard qui le  
 procure. La liberté & l'égalité sont les avan-  
 tages du gouvernement républicain. „ Au-  
 „ trefois on regardoit comme un crime  
 „ d'état, de jouir d'une trop grande con-  
 „ sidération: „ De là l'ostracisme d'Athè-  
 nes. „ Sur ce principe les Venitiens con-  
 „ damnèrent à mort un de leurs Magif-  
 „ trats, pour avoir appaisé tout à coup  
 „ une sédition violente; *parceque*, disoient-  
 „ ils, *celui qui peut faire cesser une révolte,*  
 „ *seroit bien en état d'en exciter une.* „ Le  
 Déspotisme offre un objet intéressant aux  
 spéculations du Philosophe. Le code du  
 despote couronné est compris dans cette  
 unique loi, qui permettoit aux Rois de  
 Perse de faire tout ce qu'ils vouloient.

Quels excès n'autorise-t-elle pas dans ceux qui partagent l'autorité? „ Les Bachas de „ Turquie ne se contentent pas, quand ils „ voyagent, de se nourrir eux & leur „ suite aux dépens des païsans opprimés ; „ Ils ont l'imprudence d'en exiger une contribution, qu'ils appellent *l'argent des dens*, pour se dédomager, disent-ils, du tort qu'ils ont fait à leurs dens en consumant les provisions de ces malheureux. „

OPPOSEZ à ce tableau l'image d'un Monarque bienfaisant, & vous verrez que l'orgueil doit subsister dans les Monarchies. „ Le Prince, qui par le lien de la confiance & de l'amour réunit toutes les parties de son Etat en un seul corps, dont il est l'ame, augmente la population & l'industrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, réveille les arts, donne du ressort aux talens & aux vertus, s'amasse dans le sein de la paix, sans qu'il en coute une larme à son peuple & une goutte de sang à l'humanité, un trésor inestimable de gloire, où puise celui qui l'a accumulé, & dont jouissent ceux qui lui ont prêté leurs secours. Chaque sujet s'approprie une portion de la gloire

» du Prince, de même que le Prince  
 » brille de l'éclat que lui procurent ses  
 » sujets. »

AINSI l'humilité de cœur peut subsister avec l'élévation des sentimens, pourvu que nous ne perdions pas de vue notre dépendance de l'Être suprême, source unique de tout bien. La Religion nous recommande la connoissance de nous-mêmes, de nos bonnes qualités, de nos talens & de nos avantages. De là cette noble confiance, par laquelle l'homme s'élève au dessus des faiblesses humaines, se soustrait à l'esclavage du vice, supporte courageusement l'infortune & obéit à sa destination. Cependant cet orgueil n'est pas exempt de dangers. Un grand homme trop sensible à la louange, ou au blâme en devient moins grand & sur tout moins heureux. L'amour de la patrie, cette source féconde de vertus sublimes, traîne trop souvent à sa suite les haines implacables, l'envie & le mépris; souvent le Citoyen, le Héros, n'est pas toujours connu & respecté, comme devoit l'être l'ami de l'humanité.

L'ORGUEIL bien entendu est donc le germe des talens & des vertus, c'est au Phi-

Iosophe à en démêler la nature, c'est au  
 Législateur à le faire servir au bien général.  
 Pour y réussir, c'est à tous les Instituteurs,  
 que ceci s'adresse, présentez aux jeunes gens  
 les beaux exemples qu'ils ont à suivre, ne  
 rabaissez pas trop l'idée qu'ils ont de leurs  
 talens, afin qu'ils s'efforcent d'en faire  
 usage. Inspirez-leur par de vives peintures  
 le desir des grandes actions. „ On fe-  
 „ roit de l'homme une masse informe, si  
 „ on vouloit lui interdire tout ce qui peut  
 „ l'égarer. Il faudroit ôter le bon sens à  
 „ toute une nation, si plus occupés du  
 „ bien particulier que du bien général, on  
 „ s'avoit de lui ordonner des sentimens,  
 „ au lieu de les faire naitre. Il faudroit  
 „ s'arracher à soi-même les entrailles, si au  
 „ lieu de conduire les hommes par leurs  
 „ passions & de tirer parti de leurs foi-  
 „ bleffes pour les mener au bien, on dé-  
 „ truiroit des principes, qui excitent dans  
 „ une nation entière le desir des grandes  
 „ actions. „

CET ouvrage original est du petit nom-  
 bre de ceux qui peuvent être véritablement  
 utiles. M. Z. connoit les hommes qu'il  
 aime. Pour les corriger de leurs ridicules,  
 il fait passer sous leurs yeux l'histoire de

tous les peuples : Il égaie les préceptes d'une morale sublime par des traits piquans & pour la plupart bien choisis. Son Traducteur annonce des talens : On a pu voir dans ce qu'on vient de lire des morceaux pleins de chaleur & de force, cependant il faut convenir, que son style est inégal, souvent ses tours sont gênés & ses expressions impropres & mal choisies.

3. VOYAGE *d'un François en Italie. Paris.*  
1769 & Yverdun. 8°. 8. vol.

CE François qui a voyagé avec intelligence dans toute l'Italie est M. DE LA LANDE, cet Académicien déjà si avantageusement connu dans la République des Lettres. Mrs. GROSLE' & RICHARD viennent aussi de publier récemment leurs observations, & M. de la Lande, qui les critique quelquefois, nous présente un recueil bien plus complet de remarques sur l'histoire, les antiquités, la géographie, l'histoire naturelle, les curiosités, & tous les beaux arts, dont l'Italie offre tant de précieux monumens aux voyageurs curieux. L'Editeur d'Yverdun donne au public une édition plus utile & plus intéressante à tous égards que celle de Paris. Il y a joint des notes, des

corrections & des additions importantes, tirées des manuscrits d'un Savant très connu, qui a fait le même voyage peu de tems après Mr. de la Lande. Ces notes sont historiques, quelques fois critiques, toujours modestes. On y trouvera aussi des additions sur la politique extrêmement curieuses; un tableau de la Cour de Rome, de ses maximes, de ses revenus, de ses ressources négligées, des causes de la décadence de l'Etat Ecclésiastique, des moyens de le rétablir. Il paroît, que le Savant, dont l'Éditeur a extrait le manuscrit, a bien vu les choses, & qu'il a été à portée de s'instruire à la source. Nous dirons cependant, que pour rendre cette édition plus intéressante encore, on auroit pu retrancher l'histoire de bien des villes, celle de plusieurs miracles & quelques-uns de ces détails, dont les Sacrificateurs des Eglises instruisent de reste les étrangers.

4. DIE GRUNDSÄTZE DER DEUTSCHEN SPRACHE, c. à d. *les Principes de la langue allemande*, &c. Zurich 1768.

L'ÉTUDE de la Langue n'est point assez commune en Allemagne; Il semble, que les Savans ne sont pas d'accord entr'eux sur

sur la manière de la perfectionner. Mr. BODMER, auteur de ce traité, a vu pendant vingt-cinq ans les modes se succéder dans le langage ; plus d'une fois il a soutenu les assauts des Critiques, & il fait part au Public du fruit de ses observations. Il n'a pas prétendu faire une Grammaire, ce sont des remarques & des doutes, des inductions & des probabilités. Il marche sur les traces de l'Abbé *Girard*, mais il a plus d'obstacles à vaincre ; La langue Allemande est beaucoup plus variée dans ses tours que la nôtre, beaucoup plus riche dans ses expressions. M. B. a mis deux dissertations à la tête de son ouvrage ; La première sur la dignité de la Grammaire, convient assez au tems où nous vivons. La seconde plus curieuse examine, en quoi *Luther* peut avoir contribué à perfectionner la langue allemande. On sera surpris d'y voir affirmer, que le dialecte Saxon étoit alors le même que celui des anciens Poètes Souabe. Selon M. B. *Luther* les imita sans le connoître. Formant son style sur l'usage de son tems, il y mit beaucoup d'énergie & de force, souvent même des tours vraiment poétiques ; mais au lieu de tirer les mots de leur véritable source, du génie même de la langue, il les emprunta des langues

étrangères. D'ailleurs Luther méprisoit trop les Grammairiens pour avoir avec eux des liaisons bien étroites. Ajoutons qu'il étoit occupé d'objets plus importans pour pouvoir donner beaucoup de tems à une étude difficile & minutieuse. A tous ces égards il a peu contribué à perfectionner sa langue: S'il a créé des mots, c'est en Théologien; en les employant à exprimer les idées de nos livres Saints, il est possible, qu'il ne les ait pas toujours rendues dans toute leur justesse.

ON ne s'attend pas à trouver ici l'extrait d'un ouvrage qui n'en est point susceptible; cependant il nous fournit encore ces deux observations. M. B. en parlant des idiotismes de sa langue & des inversions qu'elle se permet à l'imitation des Latins, semble faire peu de cas de ces avantages. Il confond, si nous l'avons bien compris, les idiotismes de mots, avec les idiotismes de tours & de pensées. Un génie original fait donner à ses pensées un tour libre & dégagé, une teinte qui lui est propre & à laquelle on le reconnoit. Maître de sa langue, il emploie chaque mot dans le sens qui lui convient le mieux, il adapte ses expressions au sujet qu'il traite, il y répand

une chaleur , un feu , qui se communique à l'ame , son pinceau hardi & mâle étonne les écrivains médiocres & plait à tous ceux qui ont le goût du vrai & le sentiment du beau. Ainsi a écrit *Roussseau* dans une langue qui est genée comme par des entraves. C'est cet *Houmour* si piquant des Anglois , qui attire ceux qui connoissent les Ecrivains originaux de cette nation. En un mot , l'*Idiotisme* c'est la manière de s'exprimer , propre à chaque homme qui pense par lui-même & non d'après autrui, ce sont les nuances du style aussi diversifiées que les phisionomies, ou les tours d'esprits.

IL en est de même des Synonimes , qui expriment toutes les nuances d'une même idée , tous les degrés que l'on apperçoit dans le même objet. Ils font la richesse d'une langue. Le Poète qui veut peindre la nature , l'Orateur qui veut donner de la variété & en même tems de la force à son discours , doit saisir avec clarté toutes les idées intermédiaires , sans lesquelles il ne sauroit se servir comme il faut des synonimes.

CET ouvrage estimable peut contribuer aux progrès de la langue Allemande : Il  
fait

fait honneur aux connoissances de son auteur.

5. ANMERKUNGEN über, &c. c. à d. *Observations sur l'histoire de la Grèce, ou les causes de la grandeur & de la décadence des Grecs; traduit du François de M. DE MABLY. Zurich 1767.*

Si le Traducteur de cette petite pièce est un Suisse, comme nous croions l'avoir reconnu a certaines expressions, on doit juger, qu'il y a dans notre patrie des gens de goût, qui savent apprécier les bons ouvrages & les démêler dans la foule de productions mé'iocres, dont le public est accablé. M. DE MABLY s'est appliqué à considérer d'après Montesquieu, les différens Etats de la Grèce, pour démêler les causes des révolutions qu'ils ont essuiées. Il saisit les mœurs de différens siècles, le génie & les talens des particuliers, il montre l'influence qu'ils ont eu sur le bonheur, ou le malheur de leur patrie. La vivacité de son imagination semble l'avoir quelquefois emporté au delà du vrai; alors il devient Poète, quand il ne devoit être qu'Ecrivain: Il raconte, non ce qu'il est arrivé, mais ce qui auroit pu vraisemblablement

avoir lieu d'après son système. La Traduction est fidèle, elle ne manque ni d'élégance ni de force.

5. REFLEXIONS *sur les mœurs, la Religion & le Culte*, par J. VERNET, Pasteur & Professeur en Théologie. Genève 1769. Broch. 8°. 128. p.

Ce discours dicté par l'amour de la patrie & de la Religion, est le développement des idées que l'Auteur proposa le 12. Janvier dernier dans une assemblée du Ven. Consistoire. Nous nous contenterons de l'annoncer, en renvoyant les curieux à l'ouvrage même qui mérite d'être lû en entier.

1°. LES bonnes mœurs font l'ordre & le bonheur de la vie humaine & de la Société civile. 2°. La Religion est la vraie source des bonnes mœurs. 3°. Le culte est l'école & le soutien de la Religion; trois vérités, que M. V. entreprend d'établir, & comme elles ont un côté politique aussi bien qu'un côté religieux, il les envisage sous l'une & l'autre face.

POUR démontrer la première proposition, l'Auteur trace le tableau des défor-

dres & des maux que le vice traîne à sa suite ; *Il gâte tout , déränge tout , perd tout , au lieu que le propre de la vertu est , de tout arranger & de tout conserver.* Il en appelle à l'histoire de tous les peuples , qui montre , que ce qui fait le bonheur des particuliers , assure également la prospérité publique. Il eût été naturel de parcourir ici plus en détail les annales des différentes nations. Par quel prodige inoui Rome si foible dans son origine , porta-t-elle sa gloire jusqu'aux extrémités de l'Univers ? Ce n'est qu'à la crainte des Dieux , à l'observation des Loix , à l'amour de la frugalité & du travail qu'elle dut ces succès rapides , qui l'ont élevée au plus haut point de prospérité & de grandeur ; L'Abbé MABLY a heureusement développé cette idée dans *les entretiens de Phocion sur le rapport de la morale & de la politique.* C'est sur tout dans les Républiques , que l'ordre public dépend de la modération & de la sagesse des Particuliers. Voulez-vous juger sûrement , si quelqu'un a l'esprit républicain ; *voiez s'il a beaucoup de zèle pour le maintien des bonnes mœurs.* C'est ainsi que PLATON apprécie les services de Périclès , dont on vantoit devant lui le génie & les travaux ; *Qu'a-t-il fait , deman-*

da-t-il, pour rendre ses Citoyens meilleurs ?

IL est un moien infailible pour faire fleurir les bonnes mœurs, c'est la Religion, ou la connoissance d'un Dieu Créateur, des rélations qu'il soutient avec les créatures raisonnables, & des devoirs qui résultent de ces rélations. C'est en cela que consiste le *Droit Naturel*, qui est la base de tout bon Gouvernement. Mais ces connoissances sublimes furent défigurées par la superstition. Les Philosophes les abandonnèrent pour s'attacher uniquement à la Morale. Par là ils séparèrent deux objets inséparables. Chez les Hébreux la règle des mœurs fut toujours liée à la connoissance & au culte du vrai Dieu. Le Christianisme plus épuré renferme un système complet du Droit naturel & du Droit des gens. Par une liaison admirable & trop peu sentie, *la Religion Chrétienne qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.* C'est l'aveu d'un Auteur célèbre\*, qu'on ne sauroit accuser d'avoir trop donné au préjugé en faveur du Christianif-

---

\* MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*, L. XXIV.

me. Si l'on objecte la corruption qui régnoit parmi les Chrétiens, on peut répondre avec le même Auteur: *Dire que la Religion n'est pas un motif réprimant, parce qu'elle ne reprime pas toujours, c'est dire que les Loix ne sont pas un motif réprimant non plus.* Que l'on n'allégué plus, comme on l'a déjà fait, que les hommes les plus religieux sont les moins vertueux. Ceux qui exagèrent cette difficulté, donnent le beau nom de Chrétiens à des hypocrites qui le deshonnorent.

APRÈS avoir montré les avantages de la Religion & du Culte qu'elle recommande, l'Auteur s'élève contre ceux qui semblent avoir conspiré sa ruine. Il attribue ce travers à la frivolité du siècle & il prescrit la méthode qu'il faut suivre pour refuter ceux qui favorisent cet égarement. Mais que dira-t-on du principe de l'honneur? L'honneur qui est le mobile des actions brillantes, voilà ce qu'il faut inspirer aux hommes. C'est un ressort utile, suivant M. V., mais il faut qu'il soit joint à une saine morale, & qu'il ait pour base la Religion. Personne n'avoit plus de véritable honneur que le Chevalier BAYARD; mais aussi personne n'étoit plus religieux.

ET comment communiquer à toute une Nation ces connoissances religieuses si nécessaires à sa prospérité? Le Culte public est l'école de la Religion; il a été mis en usage dans tous les tems & chez tous les peuples; *C'est par là que la Philosophie religieuse & morale, celle que SOCRATE préféroit à toute autre, celle qui est nécessaire à tout le monde, a pu être mise à la portée de tout le monde, jusqu'à devenir la sagesse commune & populaire, la piété nationale, la science des petits comme des grands.* On a fait diverses objections contre le Culte établi dans nos Eglises & sur tout contre la Prédication. M. V. répond à quelques-unes: Il fait l'éloge de la manière de prêcher généralement adoptée dans Genève. Enfin considérant les assemblées religieuses sous un point de vue politique, *Peut-on envisager, dit-il, comme une chose indifférente, sur-tout dans une République, une sorte d'assemblée, où toutes les conditions se rapprochent, où les riches & les pauvres sont confondus sous la qualité de frères, où tout rappelle la fraternité naturelle & primitive, souvent trop oubliée, & où l'on croit moins qu'ailleurs les distinctions, que le monde recherche? Est-il indifférent d'avoir une assemblée, où tous les ordres de*

*L'Etat se rencontrent, se mêlent sans confusion, prient les uns pour les autres, communient ensemble, entendent des leçons de charité & de concorde? où tout est propre à adoucir les cœurs & à inspirer une bienveillance mutuelle? Est-il indifférent, que le peuple voie qu'il a des Magistrats religieux & par là dignes de sa confiance? Est-il indifférent pour l'harmonie générale, que les mêmes personnes qui sont à la tête des assemblées Civiles, soient aussi à la tête des assemblées Religieuses, pour veiller à ce que jamais le sacré & le civil ne se désunissent & que l'eau spirituelle qui se distribue au peuple, conserve toujours sa pureté?*

LA conclusion de ce discours regarde particulièrement Genève & ses habitans; Cependant l'Auteur ne dit rien qu'on ne puisse appliquer à tous les petits Etats & surtout aux Républiques. Ce n'est pas seulement à Genève que le luxe s'est augmenté au point de corrompre les mœurs. On fait la même observation par tout où le commerce & l'industrie ont multiplié les richesses. L'abus de l'esprit est peut-être moins général; mais y gagne-t-on beaucoup? Ceux-là même qui n'ambitionnent pas de paroître savans, n'en recherchent

pas avec moins d'avidité les ouvrages dangereux, qui séduisent sur tout la jeunesse.

C'EST ainsi que M. V. s'efforce de remédier aux maux dont il prévoit que sa patrie est menacée. Son style est négligé, on voit qu'il a moins cherché à plaire par les graces de l'élocution, qu'à inculquer des vérités utiles. Ses intentions sont droites, mais il semble s'éloigner de son but en attaquant trop directement, & quelquefois avec aigreur, ceux qui ont adopté des opinions contraires. Son ouvrage renferme plusieurs considérations importantes, mais il n'indique pas une cause peut-être plus générale que l'on ne pense des progrès de l'incrédulité; C'est la manière dont on enseigne les premiers élémens de la Religion, soit en particulier, soit en public. Que seroit-ce si ce mal venoit originairement du genre d'études, aux quelles s'appliquent par préférence les jeunes gens qui se vouent à l'Etat Ecclésiastique? Personne n'est plus à même d'en juger que le célèbre Auteur de ces Réflexions. C'est à lui, c'est à tous ceux qui enseignent dans les Accadémies, c'est aux Magistrats, qui veulent faire fleurir parmi leurs concitoyens l'amour des Lettres, de la vertu & de la Religion, à por-

ter leur attention sur un objet si digne de les occuper.

### GRAVURE.

7. ANTIQUITE'S *Romaines découvertes à Buchs dans le Canton de Zurich. Bâle chez Christian von Mechel, Graveur. 2. feuilles.*

CES Antiquités ont été découvertes en 1759 par M. *Hugenbuch* ; nous en parlerons plus en détail dans la suite.

8. L'ESTAMPE *de Scheuchzer, chez le même.*

PERSONNE n'ignore, que *Scheuchzer* travailla avec une ardeur infatigable & les plus heureux succès à éclaircir l'Histoire Naturelle de la Suisse. L'air, le climat, les eaux minérales, les montagnes, les pétrifications, les coquillages, les minéraux, les plantes, les antiquités même & l'histoire Littéraire de la Suisse furent expliqués par cet Ecrivain laborieux & généralement assez exact. Sa réputation s'étendit au loin chez les étrangers. Dans un tems où ces honneurs littéraires étoient moins communs & par là même distribués avec plus de

choix ; Il fut membre de l'Académie Royale des Sciences de Londres , de celle de Berlin & de l'Institut de Bologne. Il mourut à Zurich sa patrie le 23e. Juin 1733 à l'âge d'environ 60 ans.

### MEDECINE EMPIRIQUE.

L'ON a découvert en Suisse des spécifiques assurés pour la guérison radicale de toutes les maladies scrofuleuses, soit écrouelles, ou humeurs froides, de quelque espèce qu'elles puissent être, & cela en peu de tems, par des remèdes doux, dans lesquels n'entre aucun mercure, soit intérieurement, soit extérieurement.

LA personne qui a eu le bonheur de découvrir ce remède utile, se trouve aujourd'hui richement recompensée des peines que lui a coûté cette découverte, par les heureuses expériences qu'elle en fait tous les jours, & par la satisfaction qu'elle trouve à contribuer au bien public & au soulagement de tant de personnes attaquées de cette facheuse maladie.

ON trouvera ce spécifique avec la manière de s'en servir, au Bureau d'avis à Berne, & chez M. le Docteur Perret, aux Convers dans le Val de St. Imier.



## II. PARTIE.

## ANNALES LITTÉRAIRES

## DE L'EUROPE.

## ALLEMAGNE.

UGOLINO, *Tragédie en cinq Actes*  
*Brémen.*

CETTE pièce vraiment originale mérite d'être connue dans quelque détail. Nous ne connoissons rien en françois, dans ce genre. L'Auteur a mis en action un morceau du DANTE, mais l'entreprise étoit hardie. Comment représenter sur la scène ce que le *Dante* peint dans ses vers ? ces discours entrecoupés, ces silences du désespoir, cette éloquence muette d'un père, qui dévore ses propres mains sous les yeux de ses enfans ? Et, ce qui ébranle l'ame des plus insensibles, comment peindre un père,

privé de la vue par un ordre inhumain, qui se promène pendant trois jours parmi les cadavres de ses enfans morts de faim, & qui les appelle par leurs noms. C'est ici qu'il faut user du voile de *Timante*. Le Poète nous permet à peine de jeter un oeil dans cette affreuse tour, théâtre de tant d'horreur. L'imagination rærace le reste avec plus de force qu'aucun discours ne peut le faire. Il falloit changer l'ouvrage du Dante, & chaque changement devoit faire perdre à la Tragédie. Le Poète Allemand a hazardé tout cela & on peut dire qu'il l'a fait avec une adresse peu commune.

UN petit nombre de personnes sont enfermées pour jamais dans une prison, dont l'entrée est interdite à tous les hommes. Destinées à une affreuse mort, sans la moindre espérance de pouvoir l'éviter, que peuvent-elles que se plaindre & mourir désespérées ? Où prendre la matière d'une pièce en cinq actes. Le *Dante* a mis quatre enfans qui périssent avec leur père. Cela étoit conforme à l'histoire & favorisoit les vues du Poète. La vengeance de *Ruggieri* \* & la situa-

---

\* Archevêque de Pise.

tion d'*Ugolino* \* n'en paroissent que plus affreuses. L'italien ne parle dans son recit que de deux fils, & il ne fait mention des deux autres qu'en passant. Il sembloit que le quatrième fils devoit gêner le Poète tragique. Il étoit difficile de donner à chacun des trois autres un caractère & une action bien distincte. Il a donc raison de l'omettre. Dans le recit ce sont des enfans à la mammelle, dont l'âge innocent, l'ignorance de leur sort & l'extreme foiblesse augmentent beaucoup l'intérêt. Quelle force cette circonstance ne donne t-elle pas à l'apostrophe du Poète contre la ville :

*Non dorei tu i figlioli porre a tal croce  
Innocenti facea l'età novella  
Novella Tebe! Ugoccione e'l Brigata  
Egli altri duo, che'l canto Suso appella.*

MAIS comment le Poète allemand devoit-il s'y prendre pour différencier les caractères de ces enfans, ou comment en donner un à des enfans à la mammelle ? Il n'y avoit qu'un moien & le Poète l'a choisi,

---

\* Chef d'une faction opposée du Prélat,

c'étoit de supposer , que l'un d'entr'eux étoit un jeune homme. Ces trois fils devoient - ils mourir de faim sur le théâtre ? Nouvelle difficulté. Il invente pour les deux plus âgés un autre genre de mort & il n'y a que le plus jeune qui souffre le supplice , auquel il étoit destiné. Ce qui procure encore cet avantage , c'est que la briéveté du tems le gêne beaucoup moins. Il falloit choisir pour le tems de l'action les derniers momens de ces infortunés. *Gaddo* à cause de son extrême jeunesse ne pouvoit pas souffrir aussi long - tems , & après la mort de celui-ci les autres devoient avoir encore & du courage & des forces. On pourroit faire des objections sur le passage trop subit de la tristesse au désespoir qu'éprouve *Anselmo*. Mais on fait que la vraisemblance poétique doit céder à l'unité du tems. D'ailleurs on peut dire en faveur du Poète, que la possibilité de sa délivrance lui donne dans le commencement de la pièce de nouvelles forces , ou du moins l'oblige à rassembler tout ce qui lui en reste. Dans l'original Italien , cette foible clarté dont la tour est encore éclairée , cette obscurité au travers de laquelle le père entrevoit ses fils expirans , fait une impression effrayante. Dans la pièce allemande une nuit orageuse rend le tableau plus affreux.

ACTE I. C'est ici que se développent dès l'entrée le caractère des acteurs; s'ils ne sont pas absolument justes, ils ont un grand nombre de traits vrais, & sur tout ils sont bien contrastés. *Ugolino* ne respire que vengeance contre son ennemi, qu'une tendre affection pour ses enfans. Plein de la pensée qu'il a osé entreprendre une grande chose, il ne s'en reproche pas moins d'avoir entraîné sa famille dans le malheur; Aux yeux de ses fils c'est un Dieu, & il est digne de ces sentimens; Ils le chérissent, parce qu'il fait s'abaisser jusqu'à eux. *Francesco*, l'ainé des fi's, est un jeune homme plein d'un noble courage, qui mérite d'être le fils d'*Ugolino*. La témérité & les grands projets sont propres à son âge; mais on n'aime pas à le voir redevenir un enfant avec *Anselmo*. Le caractère de ce dernier sembloit avoir quelque chose d'outré. Nous convenons, que dans le siècle où l'action est placée, dans une ville qui avoit pu produire des héros pendant de si longues agitations domestiques, le fils d'un des chefs de parti devoit, dès la plus tendre enfance, avoir quelque chose de hardi & de téméraire. On n'est pas surpris de lui voir partager les mêmes mouvemens dont son père est transporté; On aime le voir ja-

loux de partager la gloire de son frère ; l'imprudence qui accompagne ses projets , convient à son âge. Mais ces grands sentimens exprimés avec tant de noblesse , ces connoissances qu'il manifeste en plus d'un endroit , font-elles d'un jeune garçon de treize ans ? *Gaddo* le cadet des fils annonce un bon caractère , mais trop jeune encore pour s'occuper d'autre chose que de ses propres douleurs ; il laisse entrevoir de tems en tems des traits de tendresse filiale , & d'une affection généreuse envers ses frères. Le dialogue nous a paru dans quelques endroits trop poétique , trop recherché , trop rapide , trop hors de la nature ; à la vérité les circonstances où se trouvent les personnages , peuvent justifier en quelque sorte ce léger défaut. Quelquefois le style tombe tout à coup , il devient rampant à force d'être naturel.

**UGOLINO** console ses enfans ; Il espère qu'un contretems imprévu aura peut-être empêché le Géolier de leur apporter à manger. *Anselmo* le plaint.

**UGOLINO.** *Dieu aura aussi pitié de toi, mon cher fils.*

**ANSELMO.** *Et du pauvre Gaddo ?*

**UGO.**

UGOLINO. *De nous tous.*

ANSELMO. *De toi? Il n'y a qu'un Dieu qui puisse être dans ce cas; Un grand homme tel que toi, n'a que faire de la pitié des hommes. Ma mère m'a dit très souvent que tu es un grand homme; Tout le monde le dit. Ah! Si j'étois un homme, un grand homme! Car qu'ai-je fait, hélas! être inutile, pour mériter un si beau nom? Mais si j'étois un homme, je ne voudrais de la pitié de qui que ce soit.*

UGOLINO. *Comment cela?*

ANSELMO. *Cependant, il faudroit aussi que je fusse un homme libre, que je ne fusse point enfermé dans une sombre tour; Il faudroit que je fusse libre; Ma main devoit être libre, alors elle auroit du nerf; Ce bras devoit être libre. -- ha!*

UGOLINO. *Tu rougis, tu te tais, Continue mon cher Anselmo.*

ANSELMO. *Mon Père! ( Il se jette à son cou. ) Homme généreux! N'aie pas honte de moi, parce que j'ai rougi! Ah? Gherardesca, nomme moi encore une fois ton fils Anselmo!*

UGOLINO. *Mon cher, mon noble fils Anselmo, mon courageux fils!*

ANSELMO. ( *Se promenant à grands pas.* )  
*Je n'ai que treize ans; Mais Ugolino, Gherardesca m'a nommé son fils. Fils courageux, c'est trop. Mais il suffit, Gherardesca m'a nommé son fils! Tremble, ô toi, à qui je songe à cette heure! Tremble devant le fils de Gherardesca, s'il devient jamais un homme!*

ILS nomment l'Archevêque de Pise, *Ruggieri*: Les enfans racontent comment il les a traités. *Gaddo* parle trop, ses discours enfantins n'intéressent pas. Anselmo auroit pu abréger le recit qu'il fait des insultes du barbare Prélat. Anselmo dit, qu'il hait *Ruggieri* à cause de son père.

UGOLINO. *A cause de moi!*

ANSELMO. *A cause de toi, de ton bonheur cruellement renversé, ô Libérateur de Pise! &c. . . .*

UGOLINO. *N'en dis pas d'avantage, ne va pas plus loin, cruel jeune homme! Tu es plus difficile à supporter qu'une conscience agitée.*

ANSELMO. *Mon père!*

UGOLINO. *Va . . . .*

ANSELMO. *L'Auteur . . . .*

UGOLINO. *Va , dis - je , fui !*

ANSELMO. *Daigne me pardonner. Le destructeur de ton repos . . . .*

UGOLINO. *Tais - toi , tremble , malheureux !*

ANSELMO. *Ambitieux . . . . .*

UGOLINO. *Tremble . . . Tu me hais ! . . . .  
Mon fils . . . L'auteur de votre ruïne , le  
destructeur de votre repos , l'ambitieux ,  
le traître ; C'est moi qui le suis , &c.*

( ANSELMO apperçevant son frère. ) *Ah !  
voici Francesco. ( Il court au devant. ) O mon  
aimable frère ! Toujours si serein , si réjouï ;  
Ton arrivée m'est plus agréable que le ma-  
tin de la jeunesse ! ( Les deux frères s'en-  
tretiennent du projet qu'ils ont formé de  
fauter par une brèche faite au mur de  
la tour. )*

ANSELMO. *T'aura-t-il quelque danger de se  
briser un bras , de se rompre une jambe,  
ou d'essuyer quelque accident pareil ?*

FRANCESCO. *Non : Le malheur est, que l'entreprise est trop aisée. ( Cette réponse ne semble pas naturelle. )* Le jeune garçon objecte, qu'il ne croit pas pouvoir y passer un pied.

FRANCESCO. *Ne contestons pas ? Je vous dis, petit garçon, que l'ouverture est assez grande pour les y passer tous les deux & les bras & la tête.*

ANSELMO. *Ainsi tu sauteras tout d'un coup du haut en bas sur le plâtre, patsch ! N'est-ce pas ainsi ? ( Ceci paroît minutieux. )*

FRANCESCO. *Non pas tout-à-fait : Je sauterai, comme l'Ecuriel, sur un chêne. ( L'enfant est jaloux de partager la gloire de cette entreprise ; Il ne voudroit point sortir par la porte, comme un pauvre sot. )* Immédiatement après l'Auteur met dans la même bouche ce serment solennel :

*DONNE-MOI ta main Francesco ; J'en jure par cette main chérie ; Enveloppé dans l'effrayante obscurité de cette nuit déplorable ! J'en fais le serment, & puisse un ris moqueur suivre par tout mes pas, si je le fais*

*en vain. Je vangerai le nom de Gherardesca. Je le vangerai, je le vangerai!* (Seroit-ce être injuste de dire, que le ton de cette pièce est fort inégal.) Au reste l'idée de Francesco de se précipiter de la tour en bas, étoit le meilleur moien de donner de l'action à ce Drame, & d'y introduire des personnages absens.

ACTE SECOND. *Gaddo* est couché par terre endormi, tandis qu'*Anselmo* court çà & là en riant. A moins que le Poete n'ait voulu tracer l'image d'une aliénation d'esprit, on ne devine pas quelle a pu être son idée. Que dire de ce monologue de l'enfant qui s'éveille?

GADDO. *Que fais-je? J'ai mangé, j'ai bu, & j'oublie de dire graces. (Il se met à genoux.) Je te remercie Sainte Mère de Dieu, pour les alimens & le breuvage que tu m'as donné. Tu m'as fait beaucoup de bien, Madonna; car ton pauvre petit garçon souffroit une faim cruelle. Que mon innocente prière te soit agréable! Je te rends graces aussi, Sainte Vierge, d'avoir rassasié mon cher père, & mon cher frère Francesco, & mon cher frère Anselmo. Je te remercie; Tu nous*

*as fait beaucoup de bien à tous. Pourroit-on hasarder de pareilles choses sur un théâtre, devant une multitude de spectateurs, dont la façon de penser est si différente? Le songe de Gaddo varie & anime la scène, mais le dialogue qui suit, n'est-il pas trop étendu, ne tombe-t-il point dans le comique? Anselmo parle à son tour d'une délivrance prochaine; Il dit, que Francesco apporterait non-seulement du pain, mais la liberté.*

**GADDO** répond comme un enfant devoit répondre: *Que m'importe la liberté pourvu que je mange?*

**ANSELMO.** *Quelle pensée! Tu ne te soucies point de ces campagnes ornées, de ces fleurs odoriférantes; Tu ne te soucies point de la Villa-Gherardesca: Tu ne te soucies point d'un nouveau Ciel, d'un soleil nouveau, d'une nouvelle terre?*

**GADDO.** *Non, Anselmo, mais que j'aie à manger.*

**ANSELMO.** *Insatiable! Que tu aies à manger. --- Quoi, cette grotte si fraîche! Cette cascade blanchissante, ce ruisseau de cristal!*

LA dispute des deux frères , qui se termine avec tant de magnanimité , est touchante ; mais on la liroit avec plus de plaisir dans une Idylle que dans une Tragédie.

UGOLINO apprend , que Francesco a sauté de la tour en bas : *Il auroit sauté , malheureux ! Il est fracassé , il est en poussière !*

ANSELMO le calme en l'assurant , que son frère a donné un signal avec trois pierres qu'il a entendu rouler sur le toit. Ces pierres occupent trop long-tems le Dialogue. Gaddo fait même une remarque critique sur le mot allemand , dont son frère s'est servi. On ne l'auroit ni attendu ni désiré dans une situation pareille. Peut-être auroit-il mieux valu laisser plus long-tems le père dans l'incertitude. Perdre de cette manière son intrépide fils. Quelle situation ! Anselmo chante , & son père s'engage dans un long discours , dans lequel il mêle des termes de métaphysique , que ses enfans n'auront pas plus compris que les Spectateurs. Ainsi l'on remarque de tems en tems , qu'il en a couté beaucoup au Poète pour achever ses cinq Actes. Mais seroit-ce donc là une loi invariable , qui ne

souffrit aucune exception ? Pourquoi l'Auteur ne pourroit il pas diminuer le nombre des Actes, s'il voit clairement, que l'économie de la pièce n'en souffrira point.

TROISIÈME ACTE. C'est ici que le Poète montre toute la force de son génie. Le plan est un chef d'œuvre. La terreur va toujours en croissant, les situations deviennent plus violentes, & l'ame du Spectateur est saisie de nouveau, lorsqu'elle s' imagine avoir éprouvé les sentimens les plus douloureux ; Quelques morceaux du Dialogue font marques au coin de cette noble simplicité, à laquelle on ne sauroit résister. Cependant nous avons lieu de douter, que cette pièce puisse être reçue au théâtre, même en Allemagne. Dès le commencement de cet Acte, l'action est tout à fait dans le goût de *Schakeſpear*.

GADDO est endormi sur un côté du théâtre. Quelques mîsques apportent deux cercueils & les placent vis à vis de l'enfant, de manière qu'il n'en voit d'abord qu'un. *Gaddo* s'éveille & le considère avec attention : *Cette grande caisse, dit il, ressemble parfaitement à un cercueil : Mes cheveux se dressent ! Malheur à moi ! Mes dents*

*se heurtent. Holà! Personne ne parle-t-il ici que le pauvre Gaddo? On rappe avec violence dans le premier cercueil. Ah! Sainte Vierge! Qu'entends-je! (Une voix lugubre appelle: Gaddo, Gaddo!) Au secours, mon père, mon père, Anselmo! Ugolino & Anselmo accourent, on lève le dessus de la bière, & Francesco tombe aux genoux de son père:*

**UGOLINO.** *Tu étois libre: la témérité de ton entreprise me laissoit espérer, que la fin en seroit moins honteuse. Dans un cercueil on apporte le premier-né de Gherardesca. Il a oublié qu'il avoit un bras. - - Mais que dis-je, tu t'en servois pour heurter dans ton cercueil!*

**FRANCESCO.** *Je souffre tes coups sans murmure.*

**UGOLINO.** *Murmurer, enfant? Qui es-tu donc? . . .*

**FRANCESCO.** *Ton fils, ô mon père! Un jeune homme de vingt-ans; qui jamais jusqu'à ce jour ne fut méprisé de toi, j'ose ajouter, & qui même à cette heure ne mérite pas ton mépris.*

SON père & ses frères continuent à lui faire des reproches: I. parle d'un affreux

secret : Ugolino veut en être instruit. *Depuis quand suis-je un cœur foible, à qui il soit besoin de cacher ses malheurs? Antelmo apperçoit l'autre cercueil.*

FRANCESCO. *Objet de terreur ! Je connois cette bière !*

UGOLINO (s'approchant.) *Vit-on aussi dans ce cercueil? Il veut lever le couvercle ; Francesco lui retient le bras.*

FRANCESCO. *Ne l'ouvre pas, ô mon cher, mon tendre père !*

UGOLINO. *C'est en vain que tu t'efforces.*

FRANCESCO. *Au nom de tout ce qui t'est cher ! je te raconterai tout.*

UGOLINO s'échappant avec violence, enlève le couvercle. *Mon Epouse ! Grand Dieu !*

FRANCESCO s'arrache les cheveux : (sans doute que tout ceci n'est fait que pour être lu : ) Antelmo se jette à terre auprès de l'enfant & se couvre le visage. Ugolino prend son fils aîné à la gorge & le secoue violemment. Quel transport ! Marmontel observe avec raison, que nous devrions être beaucoup plus circonspect, que

les anciens, dont les vastes théâtres & l'éloignement des Spectateurs souffroit plutôt quelque chose d'effraiant & d'atroce. Un Poète ne doit-il pas d'ailleurs s'accommoder aux mœurs des peuples pour qui il travaille? Les Romains accoutumés à leurs combats de gladiateurs, admettoient peut-être ces actions violentes?

UGOLINO appercevant son portrait sur le cœur de son épouse. *Elle est humide cette image, hélas, de son dernier baiser!* (C'est ici un vrai *conchetto*. Peut-être que le costume a engagé l'Auteur à faire parler Ugolino comme un Poète Italien.) Un moment après il se compare avec le portrait: *L'œil est trop vif, les joues trop vermeilles & trop pleines. Serait ce vous (à ses enfans) qui en êtes les originaux. Hélas il n'y a plus ici de joues vermeilles?* Cet écart imprévu est-il à sa place? Le père parle trop dans toute cette scène. Il auroit peut-être mieux valu qu'il parlât d'avantage de son épouse, avant que de l'avoir découverte, qu'il eut exprimé ses tendres inquiétudes sur son sort. La vue de son cercueil auroit été plus frappante. Mais Ugolino ne connoit pas tous ses malheurs. Une lettre écrite de sa prison, est tombée entre les

mains de son ennemi, qui l'a empoisonnée. Sa propre lettre a donné la mort à son épouse lorsqu'elle la baisoit avec transport. Il y a encore des nouvelles plus affreuses. . . .  
*Ab ! cache - les , mon fils , cache - les à ces foibles enfans ; Et toi , Francesco , demeure ferme.*

FRANCESCO. *J'ai vuïdé ma coupe ! Quel bonheur , si les tourmens de mes frères Et les tiens se terminoient en même-tems ! Ab ! si je pouvois la partager avec toi , mon père , mon jort seroit digne d'envie !*

UGOLINO. *Pardonne , mon fils , tu es digne de moi ! Pardonne , je n'ai jamais connu comme à présent ce que tu vaux.*

ANSELMO (laisit Gaddo avec fureur.) *On nous a trompé.*

GADDO. *Est - ce donc ma faute ?*

UGOLINO. *Cet enfant est violent comme un homme. (Anselmo sort.) Approche Francesco , approche ! Fermons joigneusement ce cercueil. Reposez en paix , dépouilles précieuses ! bientôt je serai plus digne de vous : C'en est assez ! Continue.*

FRANCESCO. *Ab! Gherardesca, tu as encore bien des pas à faire avant d'atteindre le terme! Et quels pas!*

UGOLINO. *Gherardesca les fera. Ne t'afflige point, mon fils. Continue.*

FRANCESCO. *Quepuis-je? . . . Qu'oserai-je dire?*

UGOLINO. *L'arrêt de mort est-il prononcé contre toi & tes frères?*

FRANCESCO. *Tu dois tomber comme le tronc d'un chêne, toutes tes branches étendues autour de toi.*

UGOLINO. *Est-il prononcé contre toi & tes frères?*

FRANCESCO. *Prononcé contre tous, exécuté sur moi.*

UGOLINO. *Comment?*

FRANCESCO. *Je suis trop heureux. J'ai vuider ma coupe.*

UGOLINO. *On t'a donné une coupe empoisonnée?*

FRANCESCO. *Je l'ai vuider.*

CE morceau est sublime: mais la réponse du père est si affreuse que nous ne

pouvons nous résoudre à la relire, beaucoup moins encore à la rendre en François. Quels Spectateurs pourront l'entendre ? L'humanité se soulève. Enfin Francesco iacconte, qu'il a entendu une voix lorsqu'on l'apportoit dans sa bierre : „ *Je vous*  
 „ *attens ici, disoit-elle, je veux jetter*  
 „ *moi même la clef de cette tour dans l'Ar-*  
 „ *no. Tout ce qui est là haut, est destiné à*  
 „ *la destruction. Aucun homme vivant ne*  
 „ *montera ces degres après vous.*

Il doit y avoir encore les ouvertures, disoit-elle en parlant plus haut, gardez-les. Ce lieu est dès-à-présent maudit : C'est un tombeau. Mais nous remarquons que nous nous sommes laissés entrainer : Pour ne pas lasser le Lecteur nous parcourrons plus rapidement les deux derniers Actes.

Le quatrième commence par un monologue d'Ugolino qui présente plusieurs traits forts & sublimes. On entend fermer la porte de la Tour. Un long silence succède à ce mouvement. Anselmo le rompt le premier : Nous n'aimons pas à lui entendre dire de son Père, qu'il *se mord les lèvres jusqu'à en faire couler le sang, que ses muscles se roidissent* &c. L'ardeur avec laquelle Gaddo demande seulement une bou-

chée de pain est touchante, mais le morceau est trop long. La rage d'Anselmo dure aussi trop long-tems & ne sauroit être rendue sur le théâtre. Le Père nous intéresse lorsqu'il rappelle à ses enfans les jours heureux de leur vie passée.

ACTE CINQUIEME. Francesco sent la force du poison & l'approche de sa dernière heure. Il quitte son Père, révèle à Anselmo le mystère qu'il lui avoit caché jusqu'alors & le somme d'assister son Père dans ses derniers momens: „ Je redoute le „ silence de notre Père; il est accablé de „ maux, son fardeau est pesant. . . . plus „ qu'aucun homme avant lui en ait jamais „ porté. S'il peut jusqu'à la fin être mai- „ tre de lui même, il est le plus grand des „ habitans de la terre, comme il étoit le „ plus grand de ceux de Pise. Mais ses „ souffrances sont trop multipliées. C'est „ pour cela que j'ai désiré de lui survivre „ pour être l'appui de sa vieillesse. Tu „ as une ame forte. Anselmo. Tu es au „ dessus de ton âge. Ne pleure pas, ô trop „ malheureux frère! Cependant que dis-je? „ pleure: Je sens ce que veulent dire tes „ larmes. „ Anselmo donne à son frère les noms les plus tendres, & il lui promet d'exécuter ses derniers ordres. Ce-

lui-ci fait le signe de la croix sur Gaddo. Nous ne pouvons pas omettre une observation que nous avons faite sur cet endroit. Le Poète n'auroit-il pas pu tirer plus de parti de la Religion de ses Héros. On les entend nommer quelquefois la Sainte Vierge, ou Saint Etienne, mais tout cela n'a pas beaucoup de force. POPE a observé quelque part (\*) que la Religion Romaine pouvoit produire de grands mouvemens dans la poésie. Quoi-qu'il en soit, revenons à Francesco : *Je veux, dit-il, mourir près du tombeau de ma Mère. Adieu, Terre, trop cruelle Maratre!* C'est encore une pointe digne du Chevalier Marin. Il se couche à côté du Cercueil, dans les bras d'Anselmo, qui s'efforce de le soutenir. Gaddo est couché par terre d'un autre côté de la scène. Que dira le parterre à la vue d'un pareil tableau? Et comment rendre ce discours d'Anselmo. *Est-ce là mourir? Considère-le-bien Anselmo! Est-ce mourir! Grand Dieu, ne me refuse pas ton assistance.* Et un peu après. *Le ver s'agite encore? encore? Malheur à moi: la mort est un objet affreux.*

L'action

---

(\*) Lettres d'Héloïse à Aailard.

L'action accompagnera-t-elle ces mots? Quels Spectateurs faudroit-il pour la scene qui va suivre? Anselmo considère le corps de son frère. *Si ce jeune homme étoit tombé dans la bataille, quel festin pour les vautours? Voilà pour eux un met delicat! Une provision abondante! Jupiter est injuste, Il prodigue la nourriture aux oiseaux de proie, tandis que des hommes meurent de faim. Mais pourquoi le nommer injuste? Ne fait il pas pour moi ce qu'il fait pour les jeunes corbeaux? Il m'invite: . . . Non, je sens quelque chose qui resiste: Mon cœur se soulève & me crie: n'y touche pas, Anselmo, ne mange pas de cette chair. Conseil salutaire! Elle est empoisonnée. C'est de ce côté qu'il m'appelle; un cercueil ouvert, qui conserve pour moi une femme d'une beauté ravissante. Le ferai-je? à fortune, le ferai-je? Je te suis. Ah! que je sois maudit, si j'épargne le sein de cette femme. Tandis qu'il s'élève sur la bière, le couvercle tombe.*

UGOLINO Tigre! Tu porterois les dents dans le sein de ta mère! Tu pleures? Non, tu n'est pas son fils, monstre! Si ce n'est pas la ce qu'Horace appelle, *intus digna geri*, qu'on nous indique ce que le Poëte latin a vou-

lu dire? Ce tragique n'est bon que pour des Canibales. C'est bien pire, qu'une troupe de furies armées de serpens, que les Romains ne pouvoient pas souffrir sur la scène. L'humanité se soulève contre l'art qui voudroit introduire un genre aussi atroce. L'Auteur pourroit citer un illustre Poète \*, qui croit, que le dégoûtant peut quelquefois s'unir au terrible. Mais les exemples qu'on allégué ne font rien au cas présent. On cite un seul trait tiré d'une tragédie; mais il ne paroît pas qu'il ait pu être mis en action. Peut-on imaginer qu'on ait vu en effet sur le théâtre la caverne de Philoctete, *couverte de lambeaux dégoutans de sang & de pus.* Ce n'est qu'un récit de Néoptolème. D'ailleurs quelle différence entre notre théâtre & celui des anciens? Ce que ceux-ci ont osé n'est pas toujours une règle pour nous. Tous les autres morceaux cités par Lessing, sont tirés de quelque narration. Un Drame n'exige-t-il pas plus de ménagemens. Lessing lui-même est révolté, lorsqu'il lit dans le Dante, que des fils s'offent pour nourriture à leur père. Que diroit-il de ce

---

\* LESSING Laocoon. p. 251.

trait ? Ne trouveroit-il pas que cette imitation est atroce ?

DANS le Dialogue suivant il y a encore beaucoup de choses outrées. Gaddo demande en pleurant ; *un petit morceau, une demi bouchée, & ses derniers mots sont : Ange de Dieu, qui viendra me chercher ici, fai croître une fleur sous les pieds de mon père ! . . . . D'une voix plus foible . . . Une petite fleur froissée ! . . .* Il baise les pieds de son père . . . *Que mon cadavre puisse fleurir ainsi !* Cela n'est-il pas trop recherché, mal assorti aux circonstances ? Anselmo redevient furieux. Gaddo meurt, & son père qui le tenoit dans ses bras, le laisse tomber. Anselmo s'offre pour être la nourriture de son père. Ugolino appelle par trois fois Ruggieri ; il devient furieux à son tour ; il affomme son dernier fils que l'on voit se rouler dans son sang. *Nec pueros coram populo Medea trucidet.*

ON ne s'attendroit pas à voir tout d'un coup Ugolino chercher son luth & en tirer des sons. Mais d'où vient la musique lugubre qui se fait entendre au dehors immédiatement ? *Est-ce Ruggieri, dit l'in-*

fortuné, cette harmonie ne semble pas éloignée : Serait ce vous, ô petit nombre de justes, qui pleurez auprès de l'affreuse prison d'Ugolino ! Où est la vraie semblance ? Ugolino se jette désespéré à côté de son fils ; Il semble que l'Auteur sent, qu'il ne sauroit achever le tableau. Anselmo termine son rôle par une strophe de Klopstock. Le père s'abandonne au plus affreux désespoir, il déclame un morceau de Job. Il embrasse Anselmo & la musique finit par un morceau pathétique.

---

F R A N C E.

**LETTRES** du Comte ALGAROTTI sur la Russie, contenant l'état du commerce, de la marine, des revenus & des forces de cet Empire, avec l'histoire de la guerre de 1735 contre les Turcs, & des observations sur la mer Baltique & sur la mer Caspienne. Traduites de l'Italien. A Londres & se trouve à Paris chez Merlin 1769. On lit dans le même volume un Essai sur la durée des règnes des sept Rois de Rome, & un autre sur l'Empire des Incas.

LE silence des Journalistes sur cette nouvelle production d'un Auteur homme d'esprit & déjà connu avantageusement dans la république des Lettres, nous a déterminé autant que l'ouvrage même à en mettre un extrait sous les yeux de nos Lecteurs. Les circonstances où se trouve actuellement le Nord de l'Europe semblent encore nous y inviter.

CES Lettres sont écrites à Mylord *Hervey*, Vice Chambellan d'Angleterre, ou au Marquis *Scipion Maffey*. L'Auteur raconte d'abord l'histoire de son voyage depuis *Gravesend* jusques en Russie, on y trouve des observations curieuses sur le détroit du Sund, le port de Rével & la forteresse de *Cronstad*. Partout on reconnoit le Philosophe & l'homme instruit. Le péage imposé aux vaisseaux qui traversent ce détroit, n'est pas considérable en lui-même, leur nombre seul en fait un objet pour le Roi de *Dannemarc*; on prétend, qu'il y passe près de deux mille bâtimens, année commune. Une Frégate Danoise est toujours de garde dans le détroit.

PARVENU sur les côtes de Suède, M. A. rapporte deux réglemens observés dans

ce Royaume. Le premier permet aux Officiers de la marine du Roi de monter, en tems de paix, des vaisseaux marchands pour s'exercer dans la navigation. Par l'effet du second, chaque Province a ses régimens formés par les habitans du pays. Les Officiers reçoivent de l'Etat une maison & une portion de terre, enforte qu'ils vivent au milieu de leurs soldats, *comme un Abbé, dit l'Auteur, au milieu de ses moines.*

Le Golphe de Finlande est tellement parsemé d'isles, de bancs & d'écueils, qu'on ne pourroit pas y naviger, même en été, sans la longueur des crépuscules. L'entrée du port de Rével est très dangereuse. On y voit un très beau môle garni d'une nombreuse artillerie. Les habitans jouissent de tous les privilèges qu'ils avoient obtenus des Rois de Suède, leurs anciens Souverains, mais les peuples de la campagne sont serfs de même qu'en Pologne & en Russie. On fait, que le principal commerce de la Livonie consiste en grains, qui s'exportent dans les pais voisins. On y apporte en échange une grande quantité de sel, ce qui paroîtroit étrange pour une province baignée par la mer, si l'on ne savoit que la salure des eaux de la Baltique

est beaucoup moindre que celle des autres mers situées dans un climat plus chaud.

**CRONSTADT** est une isle à l'embouchure de la Néva & comme l'avant-corps de la ville de Petersbourg. Son port est deffendu par le château de Cronstadt. Le Czar Pierre le Grand fit fortifier cette isle avec le plus grand soin & il seroit d'autant plus difficile de s'en emparer, qu'on ne peut en approcher qu'à travers d'un canal tortueux rempli d'écueils & de bas fonds. On fait quels soins infatigables cet Empereur se donna pour former une bonne marine. Il en avoit fait son principal objet, il força en quelque sorte la nature pour parvenir à son but. On a vu des vaisseaux Russes du premier rang sur la Baltique, malgré le peu de profondeur de ses eaux & c'est pour parer à cet inconvénient que l'on a creusé un canal à grands fraix entre Petersbourg & Petershof, maison de campagne de l'Empereur, pour qu'on ne soit plus obligé de se servir de machines pour transporter les Vaisseaux du lieu où on les construit jusques à Cronstadt. Cependant comme on a reconu que les galères convenoient mieux pour une mer dont les eaux sont si basses, on s'est attaché à en

construire un très grand nombre, sur lesquelles on exerce les soldats à ramer, comme à manier le fusil, ce qui fournit à la longue des matelots pour les vaisseaux de guerre. *Ces galères, dit l'Auteur, jettent l'ancre toutes les nuits.* On les dispose en cercle, l'artillerie pointée en dehors. Les troupes débarquent, mettent le pays sous contribution & rentrent dans les galères. Tout cela s'exécute rapidement. Au reste tous les vaisseaux Russes sont construits d'une espèce de chêne que l'on travaille dans le Royaume de Casan & qui n'arrive à Petersbourg qu'au bout de deux ans après avoir traversé la Russie méridionale sur des fleuves & des canaux qui communiquent de la mer Caspienne à la Baltique.

ARRIVE' enfin à Petersbourg, Mr. A. après avoir donné une idée de la situation de cette Capitale & de la manière dont elle est bâtie, traite dans sa 4<sup>e</sup>. Lettre du commerce de la Russie. Nous nous arrêterons peu sur cette matière, vû les changemens qui n'ont pu que survenir depuis l'époque de ces Lettres. En général la balance de ce commerce paroît être en faveur de la Russie, relativement à l'Angleterre, à la Suède & à la Pologne; mais

cet excédent tourne au profit de la France, par les vins, les étoffes précieuses, le galon &c., qu'on en tire, & cet objet ne peut être compensé que par les pelléteries qui sont aujourd'hui si fort en usage dans ce dernier Royaume. De tous les peuples de l'Europe les Russes sont les seuls qui commercent par terre avec les Chinois. La Caravane employe trois ans pour se rendre à Pekin & pour en revenir. Elle est reçue près de la grande muraille par un Mandarin & escortée par quelques soldats. Lorsqu'elle est arrivée dans la Capitale, les Russes sont renfermés & gardés à vue. On leur remet ensuite des marchandises en échange de celles qu'ils ont apportées & on les congédie. Ces marchandises de même que d'autres qui viennent d'ailleurs se vendent à l'enchère & pour le compte du Souverain. C'est une partie de ses revenus, le reste consiste principalement dans les Douanes, les péages, la capitation & les terres qui appartiennent à la Couronne.

NOUS extrairons peu de choses de la 5e. Lettre qui traite du militaire. Il étoit autrefois réglé sur le modèle de celui des Turcs, aujourd'hui on imite l'Allemagne. Le Czar Pierre le Grand laissa à sa mort

190, 000 hommes de troupes réglées, tant Cavalerie qu'Infanterie. Ce nombre a augmenté considérablement. On fait que les Russes sont robustes, infatigables & sobres. La désertion est inconnue parmi eux, ce qui provient de leur attachement pour la religion Grecque, qu'ils ne pourroient professer dans d'autres pays. Ils croient parvenir à la gloire éternelle s'ils meurent pour le service de leur Souverain. L'Infanterie Russe est excellente & toujours munie d'un train considérable d'artillerie de campagne, dont elle fait fort bien se servir. On exige que les fils des principaux Seigneurs commencent à porter les armes comme simples soldats, soumis à une discipline sévère. On est fort exact à tenir registre de ce qui concerne le militaire de même que de tout ce qui se passe dans tout l'Empire, quelque minutieux que ces détails puissent paroître. Sa 6e. Lettre contient diverses réflexions politiques sur la Russie. *Quelqu'un, dit l'Auteur, a représenté cet Empire sous l'image d'un grand ours blanc dont les griffes de derrière portent sur les bords de la mer glaciale, qui a sa gueule au midi vers la Turquie & la Perse, & duquel les pattes de devant s'étendent au loin vers l'orient & l'occident. Les grands hom-*

*mes d'Etat du nord diroient au commencement de ce siècle, qu'il ne falloit ni le délier, ni l'irriter, ni le faire dresser sur les pieds.* En effet si l'on considère la position & les forces de ce vaste Empire, on sentira qu'il n'a rien à redouter du côté du Nord, étant à l'extrémité des terres de ce côté-là, ni du côté de l'Orient, de la part des Chinois qui ne sont rien moins qu'un peuple guerrier, ni du côté du Midi, se trouvant séparé de l'Empire Ottoman par d'immenses déserts, ni de la Pologne à l'Occident à cause de la foiblesse de son Gouvernement, ni même de la Suède par la supériorité de ses forces. Les seuls Tartares de la Crimée peuvent l'inquiéter, mais la forteresse d'Asoph & les lignes de l'Ukraine bien gardées suffisent pour arrêter leurs incursions.

Nous nous hâtons de parvenir à la 7<sup>e</sup>. Lettre qui contient l'histoire de la guerre commencée en 1735 & terminée en 1739 entre la Russie & l'Empire Ottoman. Nous entrerons ici avec d'autant plus de confiance dans quelque détail, que les divers événemens de cette guerre se trouvent décrits avec autant de clarté que de précision, & que l'Auteur étoit à portée de s'en instruire exactement.

LES Tartares qui habitent la Crimée & la petite Tartarie proprement dite, aidés de ceux de Kuban & de Budziac ne cessoient d'infester les frontières Méridionales de la Russie, & l'Ukraine en particulier. Vainement s'en étoit-on plaint à la Porte, sous la dépendance de qui ces peuples vivent. Cette Puissance les excitoit sous main, bien loin d'arrêter leurs courses. La Russie prit enfin la résolution de les châtier elle-même. L'Impératrice donna pour cet effet ordre en 1735 au Général Léontoff de rassembler des troupes & de pénétrer dans la Crimée, mais ce Général ne put s'avancer que sur les rives du Boristène. L'année suivante le Comte de Munich forma une armée sur le Don, & investit Asoph, soutenu par une Flotte composée de galières & d'autres bâtimens. Laisant ensuite au Général Lascy le soin de continuer le siège, il se mit à la tête d'une autre armée, dans le dessein de pénétrer en Crimée, quoi que harcelé continuellement par les Tartares & obligé de faire transporter tous ses vivres & même de l'eau au travers d'un pays dévasté. Il parvint enfin aux lignes de Précop, le Kan des Tartares l'y attendoit avec toutes ses forces. Munich les força aisément, détacha un corps des troupes vers Oczacow pour contenir les Tartares de Budziac, prit Coslow, ville riche & marchande, &

Bachaferai, résidence du Kan, brûla son palais & auroit pénétré jusques à Cessa, port de mer qu'il avoit principalement en vue si les Tartares n'avoient pas eux-mêmes ruiné tout le pais qu'il devoit traverser. Il prit donc le parti de ramener dans l'Ukraine son armée victorieuse, mais affoiblie. Pendant ce tems là Asoph s'étoit rendu au Général Lascy. L'hyver qui suivit cette campagne fut très pénible pour les Russes, environnés de Tartares, qui trouvant dans cette saison les fleuves & les marais gelés, font leurs incursions avec plus de facilité & davantage. Ce fut alors que les Turcs firent la paix avec Thiamas Kouli Kan, Roi de Perse, & que les Autrichiens résolurent de se joindre aux Russes pour attaquer l'Empire Ottoman par la Hongrie. Les Ministres furent partagés à Petersbourg sur le parti qu'il convenoit de prendre. Les uns vouloient, que content d'avoir châtié les Tartares, on ne rompit pas ouvertement avec les Turcs. D'autres prétendoient, que l'on devoit profiter de cette occasion pour s'emparer de la Crimée & établir une flotte sur la mer Noire. Ce dernier avis prévalut. Le Comte de Munich assiégea dès l'ouverture de la campagne Oczacow, place forte défendue par 20,000 Turcs. Une bombe

tomba par hazard sur un magazin à Poudre. Les Russes profitant du désordre, attaquèrent la ville & la prirent d'affaut; Mais comme une armée considérable de Turcs formée sous Bender s'avançoit contre les Russes, *Munich*, après avoir mis la ville en état de deffense, se retira dans l'Ukraine. Les Turcs tentèrent de reprendre Oczacow, mais ils furent obligés d'en lever le siège. Dans le même tems le Général Lascy pénétra dans la Crimée par une langue de terre, & à l'aide d'un pont jeté sur un canal, trompa le Kan qui l'attendoit ailleurs avec son armée. Les Tartares abandonnèrent Precop & Arabat. Lascy brûla la riche ville de Caraïbassar & ramena son armée chargée de prisonniers & de butin en quartier d'hiver le long du Tanais & du Donetz. Il se donna aussi un combat peu décisif entre la flotte des Russes & celle des Turcs. En 1738 il y eut peu d'événemens dans la Crimée, Lascy projettoit d'assiéger Caffa, port de mer & la principale ville du pays, mais l'état affreux où étoit réduite la presque isle qu'il falloit traverser & la dispersion de la flotte Russe qui portoit les vivres, l'obligèrent à abandonner cette entreprise. Tout se réduisit à détruire la forteresse de Precop. D'un

autre côté les Cours de Vienne & de Petersbourg ayant concerté leurs opérations, il fut résolu, que Munich assiégeroit la ville de Bender. Mais les Turcs joints aux Tartares, l'empêchèrent de passer le Niester, fatiguèrent les troupes par des escarmouches continuelles, mirent même son armée dans le plus grand péril & le contraignirent de se retirer dans l'Ukraine. Les Autrichiens ne furent pas plus heureux en Hongrie & perdirent Orsova dont les Turcs s'emparèrent.

L'ANNE'E 1739 fit éclore des évènements plus décisifs. Le siège de Choczim aiant été résolu, le Général Comte de Munich à la tête d'une armée Russe entra en Pologne, pour s'approcher plus commodément de cette place, & les Turcs firent de même en s'observant mutuellement. En Hongrie le Général Wallis qui commandoit les Autrichiens, laissa prendre aux Turcs le camp de Crotska & les y ayant imprudemment attaqués, fut entièrement défait. Malgré quelques avantages qu'il eut dans la suite près de Paesova, il ne put empêcher le Grand-Visir de former le siège de Belgrade. Déjà la place étoit sur le point de se rendre, lorsque la paix fut signée

entre l'Empereur & les Turcs & à l'avantage de ces derniers à qui l'importante place de Belgrade fut cédée. Quant à l'armée Russe sous les ordres du Comte de Munich, après avoir passé le Niester, elle attaqua les Turcs avantageusement retranchés sous Choczim, remporta la victoire, investit cette place, l'obligea à se rendre à discrétion, pénétra dans la Moldavie & se rendit maître de Jassy qui en est la Capitale. Ce fut au milieu de ces succès rapides que la paix fut signée entre la Russie & la Porte. Ces deux traités avoient été négociés par la médiation de la France. Les Turcs cédèrent Asoph à la Russie & s'engagèrent à empêcher les Tartares d'infester ses frontières. Telle fut, dit notre Auteur, la fin d'une guerre qui sembloit devoir entraîner la ruine de l'Empire Ottoman en Europe.





### III. PARTIE.

#### PIECES FUGITIVES.

---

##### I. ANECDOTE ANGLOISE.

**L**ADY S\*\*\* jeune Veuve de qualité, belle, riche, aimable, revenoit de Bath avec Miss W\*\*\* sa sœur cadette qui ne lui cédoit rien pour les agrémens de la figure & de l'esprit. Elles avoient passé la plus belle saison de l'année dans cette suite d'amusemens brillans & variés dont jouissent ceux, qui sous prétexte de santé vont visiter ce lieu si célèbre. Un jeune homme fort aimable nommé Milord Huntley, qui depuis quelques tems faisoit sa cour à Miss W\*\*\* leur avoit demandé la permission de les escorter jusqu'à Londres; & tous trois s'étoient mis en route fort gayement, espérant de revoir bientôt leurs amis de la ville, lorsqu'un accident imprévu, quoique fort ordinaire, vint prolonger

leur voyage. L'effieu du carosse se rompit vers la fin de la première journée, & malgré les soins des domestiques qui les accompagnoient, il fallut se résoudre à passer la soirée & tout le lendemain dans un village, qui heureusement se trouva près de l'endroit où ils étoient. Il n'y avoit qu'un seul cabaret, dont l'hôte qui n'avoit jamais logé que des paylans, fut bien surpris en voyant entrer chez lui des personnes de condition. L'embarras qu'il eut d'abord & la peine que lui & toute sa maison prirent pour recevoir la compagnie, parurent si plaisans à Mylord & aux Dames, qu'ils en rirent de bon cœur & eurent bientôt pris leur parti sur le contretems qui les arrêtoit. Ils se levèrent de bonne heure le lendemain, le tems étoit beau; ils se préparoient à visiter la campagne riante qu'ils avoient en perspective, lorsque l'hôtesse entra dans la chambre. Je vous demande pardon, Mesdames, leur dit-elle, si je vous importune, mais j'ai là-bas une pauvre jeune fille, logée dans ma maison depuis hier & qui sachant qu'il y a ici des gens de condition, m'a engagée à venir vous trouver; j'ignore qui elle est, & d'où elle vient; tout ce que je fais, c'est qu'elle voudroit vendre cette

tabatière : Dieu fait , comment elle est venue entre ses mains ; elle n'a cependant pas l'air d'une voleuse , mais on ne peut juger personne sur l'apparence. Voyons , dit Lady S\*\*\* , montrez la tabatière , ma bonne femme , & allez dire à la jeune fille qu'elle vienne , nous voulons lui parler. Là dessus l'hôteffe lui remit une très jolie boîte d'écaille garnie en or ; & un moment après , elle introduisit la jeune personne. Les Dames furent surprises de l'air noble & de la figure gracieuse de l'Inconnue , dont une grande capote cachoit une partie de la taille. Son extrême jeunesse , car elle paroissoit avoir tout au plus seize ans , sa beauté & un air de reserve & de modestie répandu sur toute sa personne , les intéressèrent vivement en sa faveur. Miss W\*\*\* fut au devant d'elle & du ton le plus poli la pria de s'asseoir entre elle & sa sœur , Mylord Huntley lui demanda si cette boîte lui appartenoit & si elle vouloit la vendre , & en ayant reçu une réponse affirmative , je suis fâché , Mademoiselle , ajouta-t-il , de la cause qui vous oblige à vous en défaire.

• Les revers de la fortune , Monsieur , répondit-elle , sont trop fréquens dans la

„ vie pour exciter beaucoup de surprise  
 „ ou de pitié; il n'y a qu'un petit nombre  
 „ de cœurs généreux qui puissent partager  
 „ la situation de ceux qui les éprouvent. „  
 Cela est vrai, reprit le Lord, mais vous  
 êtes trop jeune pour les avoir éprouvés  
 par des accidens ordinaires. Vos malheurs  
 ont fans doute une cause que nous ne pou-  
 vons pénétrer, & si vous vouliez nous  
 l'apprendre, j'ose vous répondre de tous  
 nos soins pour les adoucir, si cela est pos-  
 sible. Oui, dit Lady S\*\*\*, parlez en  
 toute confiance, le tendre intérêt que vous  
 nous avez inspiré, vous est un garant du  
 desir que nous avons de vous rendre ser-  
 vice. „ Je suis sensible à vos bontés,  
 „ dit-elle, & quoique les événemens de  
 „ ma vie ne soyent pas dignes de votre  
 „ attention, je vais, puisque vous le vou-  
 „ lez, vous en faire le recit, en vous de-  
 „ mandant seulement la permission de ca-  
 „ cher les noms de ceux qui y sont inté-  
 „ ressés. „ Tous l'ayant assurée qu'ils ne  
 vouloient savoir que ce qu'elle juge-  
 roit à propos de leur apprendre, & que  
 la simple curiosité n'étoit point le motif  
 qui les faisoit agir, elle se disposa à les sa-  
 tisfaire & commença en ces termes :

„ Je suis fille d'un Gentilhomme, qui  
 „ ayant fait dans sa jeunesse beaucoup plus  
 „ de dépense que ses revenus ne le lui per-  
 „ mettoient, se vit obligé de vivre d'une  
 „ manière bien au dessous de sa naissance,  
 „ afin que la fortune de ses enfans n'en souf-  
 „ frit pas à sa mort. Jamais père n'eut  
 „ plus de tendresse & d'indulgence, & ne  
 „ ne fut plus occupé du bien être de ses  
 „ enfans. Il a souvent poussé la bonté  
 „ jusqu'à nous dire, qu'il se reprochoit la  
 „ médiocrité dans laquelle nous vivions,  
 „ lorsqu'il auroit pu nous laisser une for-  
 „ tune brillante. Cependant l'ordre qu'il  
 „ observe dans ses affaires, les a déjà à  
 „ peu près rétablies, & s'il vit encore  
 „ quelques années, il pourra laisser à mon  
 „ frère qui fait ses études à Cambridge,  
 „ ses terres sans aucun embarras que celui  
 „ de me pourvoir moi-même & une sœur  
 „ qui est notre aînée de cinq ou six ans.

„ QUOIQUE nous ayons reçu une  
 „ éducation convenable, mon père ne se  
 „ flattoit pas qu'on lui fit pour nous  
 „ des offres de mariage : il nous  
 „ fit comprendre de bonne heure, que  
 „ n'ayant point de dot, nous ne pouvions  
 „ espérer des partis qui pussent nous con-  
 „ venir. Cependant pour mon malheur,

29 il fut trompé dans son attente; Un riche  
 29 Gentilhomme me vit par hazard dans  
 29 une maison du voisinage, & prit pour  
 29 moi un goût si vif, qu'après quelques  
 29 informations sur ma famille & mon ca-  
 29 ractère, il vint trouver mon père & lui  
 29 demanda la permission de me faire sa  
 29 cour: ajoutant qu'il ne vouloit que ma  
 29 personne, & que la dote qu'il auroit  
 29 pu me donner, serviroit à augmenter  
 29 celle de ma sœur. Cette dernière raison  
 29 fut d'un grand poids dans l'esprit de  
 29 mon père, qui, quoiqu'il m'aimât ten-  
 29 drement, m'auroit plutôt fait man-  
 29 quer le meilleur parti que d'avouer,  
 29 qu'il n'étoit pas en état de me doter  
 29 convenablement. Mais hélas! que cette  
 29 générosité dans mon amant me devint  
 29 funeste! Mon père charmé de cette pro-  
 29 position, l'accepta sans autre réserve,  
 29 que mon consentement, qu'il se promit  
 29 d'obtenir par force, si je ne le donnois  
 29 pas de plein gré.

29 Il doit vous paroître étrange, conti-  
 29 nua-t elle, que j'aye regardé comme un  
 29 malheur ce qu'une autre à ma place  
 29 auroit reçu avec des transports de joye,  
 29 je serai blâmée de tout le monde, & je

» n'ai d'autre raison pour excuser ce que  
» j'ai fait qu'une extrême délicatesse, qui  
» ne me permettra jamais de donner ma  
» main à un homme qui ne possédera pas  
» mon cœur. Celui qu'on m'offroit, n'a-  
» voit rien de rebutant dans sa personne,  
» quoiqu'il passât cinquante ans. Son bon  
» sens, un esprit juste & cultivé ren-  
» doit son commerce fort agréable, mais  
» tout cela n'étoit pas capable de m'inspi-  
» rer de la tendresse, & je ne pus enten-  
» dre qu'avec une surprise mêlée d'un sen-  
» timent d'horreur, l'ordre que mon père  
» me donna, de le recevoir comme celui  
» qu'il me destinoit pour époux ; & de  
» regarder cet événement comme un des  
» plus grands biens qui pût m'arriver. Je  
» rougis, je pâlis, & l'émotion me rendit  
» d'abord muette, enfin je lui dis en trem-  
» blant que j'étois trop jeune pour me  
» marier : vous l'êtes trop en effet, me  
» répondit-il, pour faire un choix ; ainsi  
» laissez - vous guider & ne songez qu'à  
» obéir. Il me quitta en achevant ces mots  
» & me laissa livrée à mes réflexions.

» Mon amant vint ce jour - là dîner  
» avec nous, & au sortir de table, mon  
» père & ma sœur nous ayant laissés seuls,

„ il prit ce moment pour me déclarer sa  
 „ passion dans les termes les plus respec-  
 „ tueux. Après un an de mariage il avoit  
 „ perdu son épouse, lorsqu'elle lui don-  
 „ noit un fils, & depuis vingt-deux  
 „ ans aucune femme n'avoit fait sur  
 „ lui d'impression assez forte pour l'enga-  
 „ ger à former d'autres nœuds; ma pié-  
 „ sence seule avoit fait renaitre en lui  
 „ le désir de goûter les douceurs d'un  
 „ amour vertueux avec une personne ca-  
 „ pable de faire le bonheur du reste de sa  
 „ vie. Je ne fais ce que je lui répondis;  
 „ jamais le mot d'amour, ni rien d'appro-  
 „ chant n'avoit frappé mes oreilles, &  
 „ cette conversation étant toute nouvelle  
 „ pour moi, j'eus bien de la peine à m'en  
 „ tirer. Cependant mon amant qui ne vit  
 „ dans mon embarras que la modestie &  
 „ la simplicité de mon âge, me quitta très  
 „ satisfait des dispositions où il me croyoit  
 „ & fut en informer mon père, qui me  
 „ temoigna dès le même soir qu'il étoit  
 „ content de moi & qu'il ne doutoit point  
 „ que je ne fusse digne du bonheur que le  
 „ Ciel m'envoyoit; mais, ajouta-t-il, quoi-  
 „ que la modestie convienne parfaitement  
 „ à une jeune fille, je voudrois vous voir  
 „ diminuer un peu de cette extrême re-

» seve vis - à - vis de votre futur, afin  
» qu'après la cérémonie vous ne soyez  
» pas étrangers l'un à l'autre. Ces pa-  
» roles m'effrayèrent si fort, que sans  
» réfléchir, je m'écriai : oh mon père !  
» je vous en supplie, ne me faites  
» pas mourir, jamais je ne pourrai me ré-  
» soudre à ce mariage. Vous ne pouvez  
» vous y résoudre, me répondit-il, avec  
» un regard terrible & que je n'oublierai  
» de ma vie ! Eh bien, ne me regardez  
» plus comme un père, soyez à l'instant  
» bannie de ma maison, & voyez dans l'a-  
» venir la misère & la honte comme un  
» juste châtiment de votre désobéissance.  
» Je ne pus soutenir sa colère, je me jettai  
» à ses pieds fondante en larmes en lui pro-  
» testant, que l'idée de l'offenser étoit pour  
» moi plus terrible que la mort même.  
» Touché de mon désespoir, il me releva  
» & me parla avec plus de douceur : vous  
» savez, mon enfant, me dit-il, que c'est  
» votre bonheur seul que j'ai en vue ; il  
» me sera doux de laisser en mourant une  
» de mes filles bien établie & je vou-  
» drois, ajouta-t-il en regardant ma sœur  
» qui étoit présente, trouver pour l'autre  
» un parti aussi avantageux. S'il s'en of-

35 froit un , Monsieur , reprit-elle , je n'au-  
35 rois garde d'être si sottte que de manquer  
35 ma fortune & m'exposer à vous déplaire.  
35 Mon père voulut ensuite savoir les mo-  
35 tifs de mon refus & les faire disparoitre  
35 par l'énumération de tous les avantages  
35 du sort qui m'attendoit. Le plus solide  
35 étoit l'aïfance dans laquelle j'allois vi-  
35 vre avec un homme qui n'avoit d'autre  
35 défaut que son âge , & dont les bienfaits  
35 devoient m'inspirer une estime préféra-  
35 ble à ce fol amour qui tourne la tête aux  
35 jeunes gens & n'est au fond qu'u-  
35 ne chimère. Mes larmes furent d'abord  
35 ma seule réponse ; enfin je fis un effort  
35 pour l'assurer que je ferois tout mon  
35 possible pour lui obéir , le priant seule-  
35 ment de m'accorder le tems nécessaire  
35 pour faire des réflexions. Je me mis en  
35 effet à considérer sérieusement ma situa-  
35 tion ; si la pensée de perdre l'affection  
35 de mon père me perçoit le cœur , celle  
35 de jurer un amour éternel à un homme  
35 que j'étois plus près de haïr que d'ai-  
35 mer me faisoit frémir ; ainsi je ne  
35 voyois que des sujets de peine & tel  
35 étoit mon malheur , que je n'avois per-  
35 sonne dans le sein de qui je pusse les  
35 répandre : car ma sœur , qui suivant la

» nature auroit dû les partager & les adou-  
» cir, les augmentoit encore; soit jalousie,  
» soit éloignement, jamais elle ne m'a-  
» voit aimée, & je devois en partie à ses  
» insinuations, la sévérité dont mon père  
» usoit à mon égard. Un trait que je vais  
» vous citer, sert à me confirmer dans  
» cette idée. Quelques jours avant qu'il  
» fût question de mon mariage, étant un  
» Dimanche à l'Eglise, un jeune étranger  
» vint se placer dans un banc vis-à-vis du  
» mien, & tout le tems que dura le ser-  
» vice, il eut constamment les yeux fixés  
» sur moi. Au sortir du Temple il me  
» suivit de loin jusqu'au logis, & lorsque  
» j'y entrois, me fit une profonde révé-  
» rence. Ma sœur me railloit sur ma pré-  
» tendue conquête, je ne lui répondis rien,  
» & le soir une femme de chambre me dit  
» en sa présence, que cet inconnu avoit  
» fait beaucoup de questions sur mon  
» compte à un laquais de la maison qu'il  
» avoit rencontré. J'eus bientôt oublié  
» cette aventure, mais il n'en fut pas ainsi  
» de ma sœur qui persuada à mon père,  
» que je n'étois rebelle à sa volonté que  
» pour favoriser quelque amant que j'écou-  
» tois en secret. Ainsi abandonnée à moi-  
» même, sans conseil, sans appui, je

cherchai le remède de mes maux auprès  
de celui qui en étoit la cause; & je ne  
vis d'autre ressource que d'avouer natu-  
rellement ma façon de penser à mon  
prétendu. Il paroissoit avoir le cœur sen-  
sible, j'espérai qu'il seroit assez raison-  
nable pour ne pas épouser une femme  
ma gré elle & faire le malheur de tous les  
deux. Cette résolution prise, je cherchai  
dès le lendemain le moyen de l'exécuter  
& je ne doute point, qu'une conversa-  
tion telle que j'avois dessein d'avoir,  
n'eut opéré cette rupture que je desirois  
tant; mais hélas! tout conspiroit contre  
moi, il ne me fut pas possible de  
me trouver un instant tête à tête avec  
lui; ma sœur sous prétexte d'affaires s'é-  
toit retirée dans un cabinet voisin d'où  
elle pouvoit tout entendre, & au lieu  
d'avoir la liberté de lui parler, je fus  
obligée d'écouter tout ce que sa passion  
lui dictoit & d'accepter les bijoux qu'il  
me présenta, n'osant par un refus irriter  
encore mon père qui étoit instruit de  
toutes mes actions. Enfin je me vis ob-  
ligée d'avoir recours à la plume pour  
faire connoître ma situation à celui qu'il  
m'importoit d'en instruire, je lui écri-  
vis à-peu-près en ces termes :

„ Il est en votre pouvoir de me préser-  
 ver d'un des plus grands malheurs de la  
 vie, celui d'un mariage forcé : mon père  
 insensible à mes prières & à mes larmes  
 veut me contraindre d'être à vous ; mais  
 ni son autorité ni votre mérite, auquel  
 je rends justice, ne peuvent me faire con-  
 sentir à une union, à laquelle le cœur  
 n'auroit aucune part. Je ne puis vous ai-  
 mer comme époux, mais je vous chérirai  
 comme ami si renonçant à vos vûes sur  
 moi, vous rompez un mariage qui en fai-  
 sant mon malheur ne vous rendroit pas  
 heureux ; J'ose compter sur votre géné-  
 rosité, si mon attente est trompée, crai-  
 gnez tout de mon desespoir. »

„ Je pliai cette lettre sans y mettre de  
 cachet ni d'adresse, & j'attendis un ins-  
 tant favorable pour la lui remettre ; il  
 s'offrit lorsqu'il nous quitta après une  
 visite assez longue, je le suivis, & lui  
 glissant ce papier dans la main ; Lisez-  
 le quand vous ferez seul, lui dis-je, &  
 au nom du Ciel faites-y attention, &  
 ne me refusez pas ce que je vous de-  
 mande.

„ Après avoir ainsi déchargé mon cœur  
 d'un secret aussi important, je me trou-

20 vai plus tranquile, je dormis mieux  
 20 cette nuit que les précédentes & j'atten-  
 20 dis le lendemain le succès de ma lettre.  
 20 Mais que ma joye dura peu & quelle  
 20 dut être ma surprise lorsque mon père  
 20 rentrant au logis à l'heure du diner, me  
 20 dit, qu'il venoit de dresser les articles du  
 20 contract & qu'il avoit fixé le jour de  
 20 la noce au sur-lendemain. Jugez, Mes-  
 20 dames, de ma situation. Un criminel  
 20 sur la sellette entend sa sentence avec  
 20 moins d'horreur que je n'appris cette  
 20 nouvelle; tout ce que je pus faire fut  
 20 de rappeler à mon père qu'il m'avoit  
 20 promis du tems pour me déterminer.  
 20 Ne me parlez plus de reculer, répon-  
 20 dit-il, quand votre futur vous fait les  
 20 mêmes avantages que si vous lui appor-  
 20 tiez vingt-mille livres. Il est si charmé  
 20 du joli tour que vous lui jouâtes hier,  
 20 que si j'eusse insisté, il vous donnoit  
 20 encore davantage; mais je suis content;  
 20 je vais le rejoindre chez le Notaire & je  
 20 ne reviendrai que ce soir.

20 LE diner étoit servi, je me mis à  
 20 table sans pouvoir toucher à rien; ma  
 20 sœur qui depuis la mort de ma mère  
 20 avoit pris le détail du ménage, ne m'en-

» tretint que des préparatifs qu'elle alloit  
» faire pour la noce, des convives, de  
» l'arrangement du souper & des fêtes du  
» lendemain, & voyant que tout cela me  
» touchoit peu, elle me représenta assez  
» durement, que ma tristesse étoit une folie  
» & que je ne méritois pas mon bon-  
» heur. Sans répondre à ces reproches,  
» j'allai dans ma chambre donner un libre  
» cours à mes larmes; la première idée  
» qui me vint fut la cruauté de cet hom-  
» me qui se faisoit un jeu de mes peines  
» & appelloit ma lettre, *un joli tour* ;  
» Grand Dieu ! m'écriai-je, que vais-je de-  
» venir, c'en est fait, il faut signer mon  
» arrêt, ou quitter à l'instant la maison pa-  
» ternelle. Ce dernier parti quelque cruel  
» qu'il me parût fut celui où je m'arrétai.  
» J'ai une tante mariée à un riche mar-  
» chand de Cork, qui dès mon enfance  
» avoit toujours eu de l'amitié pour moi,  
» ce fut chez elle que je résolus de cher-  
» cher un azile. Je fis donc un petit pa-  
» quet de linge & de dentelles, & je me  
» préparai à partir le lendemain avant  
» l'aurore; mais je ne voulus pas que cet-  
» te démarche me rendit plus coupable que  
» je ne l'étois en effet aux yeux d'un  
» père à qui j'étois au désespoir de dé-

20 plaire; Je lui écrivis donc pour me jus-  
 20 tifier: je ne me rappelle pas tout ce  
 20 que contenoit cette lettre que la dou-  
 20 leur avoit dictée & qui se ressentoit sans  
 20 doute de ma cruelle situation; J'implo-  
 20 rois sa pitié & je l'assûrois, qu'à quel-  
 20 que extrémité que je fusse réduite, je ne  
 20 trahirois jamais la vertu qu'il m'avoit  
 20 inspirée, & que je ne me rendrois pas  
 20 indigne du nom de sa fille. Après avoir  
 20 fermé ma lettre, je la mis dans mon se-  
 20 crétaire dont je voulus ôter divers pa-  
 20 piers, quoiqu'ils ne fussent d'aucune  
 20 conséquence; mais quel fut mon  
 20 étonnement d'y trouver celui que j'a-  
 20 vois écrit pour mon amant & que je  
 20 croyois lui avoir remis moi-même? Je  
 20 ne concevois pas comment il étoit là,  
 20 ce ne fut qu'après une exacte revue de  
 20 tous les autres & m'être rappelée que je  
 20 l'avois mis dans mon secrétaire en at-  
 20 tendant le moment de le lui donner que  
 20 je parvins à éclaircir ce mystère & à  
 20 voir clairement, qu'à la place d'une  
 20 lettre de plaintes, je lui avois glissé dans  
 20 la main une chanson nouvelle fort ten-  
 20 dre, que j'avois copiée la veille pour  
 20 une Dame du voisinage, elle commen-  
 20 çoit ainsi:

Aimons nous avec constance,  
 Et que jamais votre absence  
 Ne fasse couler mes pleurs.  
 Loin des soucis, des allarmes,  
 Cher Damon, goutons les charmes  
 Du lien qui joint nos cœurs.

L'INCONNUE alloit continuer son recit, lorsque Lady S\*\*\* l'interrompant, je vous demande pardon, Mademoiselle, lui dit-elle, mais je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure; rien n'est plus plaisant que ce quiproquo. Le Lord & Miss W\*\*\* en rirent aussi: Je plains bien ce pauvre gentilhomme, dit cette dernière, quand il aura su que ce témoignage de tendresse qui a dû lui causer tant de joye, n'étoit pas pour lui; de grace, achevez votre histoire & dites nous comment vous êtes sortie de la maison. „ J'aurai bientôt fini, Mesdames, reprit la jeune personne, & je n'abusera pas plus long-tems de votre attention. Sans perdre un tems précieux en regrets inutiles, j'écrivis tout de suite à ce Gentilhomme pour le détromper au sujet des vers qu'une funeste méprise avoit mis entre ses mains, & qui avoient

du lui donner de moi une idée fort singulière, je joignis à ma lettre celle qui lui étoit d'abord destinée, & après l'avoir fermée, j'en fis un paquet avec les bijoux qu'il m'avoit donnés & je mis sur le tout une enveloppe à son adresse. La nuit se passa dans cette occupation qui fut souvent interrompue par mes larmes; enfin le jour parut, je m'évadai par le jardin tandis que tout le monde dormoit encore, & après un quart d'heure de marche je gagnai le grand chemin, par où le coche de Bristol devoit passer, espérant d'y trouver une place & de m'embarquer ensuite pour l'Irlande; mais mon attente fut trompée, le coche étoit rempli, & je fus obligée de profiter du chariot d'un paysan qui venoit à ce village, je comptois prendre ici un cheval & un guide, & aller joindre une voiture publique, lorsqu'en voulant payer mon conducteur je me suis apperçue que j'avois oublié ma bourse au logis, j'ai donc été obligée de me défaire de cette tabatière, & j'espère que sa valeur me suffira pour la route, jusqu'à ce que je sois arrivée chez ma tante, qui me recevra sûrement avec bonté & peut-être intercédéra auprès de

• mon père pour obtenir mon retour chez  
 „ lui. „ Les Dames remercièrent cette ai-  
 mable fille de sa confiance & lui témoig-  
 nèrent combien elles étoient touchées de  
 ses malheurs. Milord Huntley qui l'avoit  
 écoutée avec attention, l'assûra aussi qu'il  
 ne desiroit rien tant que de lui être utile.  
 Cette boîte, dit-il, est très belle & vaut  
 bien vingt guinées, permettez que j'en  
 fasse l'emplette, j'ai dessein d'en faire pré-  
 sent à une Dame; il compta la somme &  
 la remit à l'inconnue qui la prit en rou-  
 gissant; puis un instant après lui présen-  
 tant la boîte, ce n'est qu'à vous, Made-  
 moiselle, ajouta-t-il, que je puis l'offrir;  
 daignez la recevoir & la garder pour vous  
 souvenir d'un homme qui se croiroit heu-  
 reux d'être du nombre de vos amis. Les  
 deux sœurs admirèrent la manière noble  
 dont le Lord avoit fait ce présent, & la  
 jeune Dame après l'avoir remercié, se pré-  
 paroît à les quitter quand Lady S\*\*\* l'a-  
 rêtant la pria d'attendre encore un quart  
 d'heure. Vous ne partirez pas seule, lui  
 dit-elle, j'ai un domestique de confiance  
 qui va louer une chaise pour vous & qui  
 vous accompagnera jusqu'en Irlande. Re-  
 posez-vous sur lui du soin de faire le  
 voyage en sûreté & acceptez au nom de

ma sœur & au mien cette bagatelle. C'étoit une bourse pleine d'or qu'elle refusa absolument, quoiqu'avec tous les termes de la reconnoissance. Bientôt, tout étant prêt pour son départ, elle fit ses adieux avec autant de modestie que de grace & partit en les laissant charmés de son mérite. Le carosse de Lady S\*\*\* étant raccommo- dé, ces Dames & Milord continuèrent leur route.

LES affaires & les plaisirs de la Capitale effacèrent en peu de tems de leur mémoire l'impression de cet aventure, & pendant près d'une année il ne leur arriva rien d'assez important pour en instruire le lecteur. Miss W\*\*\* touchée des soins & de la constance de Milord Huntley, consentit à lui accorder sa main moyennant l'approbation de son tuteur à qui ses parens, qu'elle avoit perdus très jeune, avoient remis le soin de sa fortune. Ce tuteur, nommé Sir *Thomas Welby*, étoit un homme d'un vrai mérite, digne de la confiance de sa pupille par les sentimens paternels qu'il avoit toujours eu pour elle. Après quelques informations sur la famille & les biens de Milord, il céda sans peine à ses instances & accorda le consentement qu'on desiroit, à condition cependant, que la noce se feroit dans une de ses terres,

en même-tems que celle de son fils unique dont le mariage venoit d'être conclu à sa grande satisfaction. La proposition fut acceptée : Miss W\*\*\* & sa sœur qui s'intéressoient pour le jeune Welby à cause de son père & parce qu'il étoit lui-même homme de mérite, se réjouirent de l'heureuse circonstance qui les rassemblait & partirent avec Milord peu de jours après pour le joindre. Mr. Welby leur fit l'accueil le plus gracieux & leur présenta quelques momens après leur arrivée, son fils & sa bru, mais qu'on juge de leur surprise, lorsqu'après l'avoir saluée, ils reconnurent l'étrangère qu'ils avoient rencontrée un an auparavant sur la route de Bath. La jeune Dame de son côté se rappella aussitôt la physionomie de Milord & des deux Dames, & leur témoigna dans les termes les plus vifs la satisfaction qu'elle avoit de revoir des personnes à qui elle avoit tant d'obligation. Mrs. *Welby* qui étoient présens, ne comprenoient rien à ce mystère, on les mit au fait en deux mots, & après le diner Lady S\*\*\*, sa sœur & le Lord, prièrent instamment cette aimable fille de leur apprendre la suite de son histoire. Elle ne sera pas longue, leur dit-elle: „ Arrivée à Bristol, j'allois m'as-

20 surer une place pour le retour d'un  
20 vaisseau qui venoit d'Irlande, lorsqu'à  
20 mon grand étonnement je reconnus par-  
20 mi les passagers qui mettoient pied à ter-  
20 re, cette même tante que j'allois cher-  
20 cher à Cork Elle descendit à l'auberge  
20 où j'étois, & fut de son côté bien sur-  
20 prise de me trouver là & des motifs  
20 qui m'y avoient amenée. Elle blâma  
20 l'imprudence de ma démarche & me pro-  
20 mit de tout tenter pour obtenir ma grace  
20 de mon père, qu'elle iroit voir dès qu'elle  
20 seroit à Londres, où un procès l'appel-  
20 loit. Nous partîmes ensemble &  
20 nous allâmes loger chez un banquier,  
20 ami de mon oncle. Le lende-  
20 main ma tante fut chez mon père qui  
20 malheureusement étoit en campagne,  
20 elle ne trouva que ma sœur qui lui dit:  
20 qu'après le scandale qu'avoit causé ma  
20 fuite, je n'oserois plus reparoitre dans la  
20 maison paternelle, où j'étois déjà entiè-  
20 rement oubliée. Cette dureté de sa  
20 part me fut extrêmement sensible, & je  
20 me vis réduite à attendre le retour de  
20 mon père Cependant le procès qui avoit  
20 amené ma tante à Londres, trainoit en  
20 longueur; l'ami chez qui nous logions  
20 pensant que cela pouvoit venir du peu

de capacité de son avocat, lui demanda  
la permission de lui en présenter un qui  
avoit la réputation d'être fort habile ;  
elle y consentit, & bientôt après il lui  
présenta un jeune homme que je re-  
connus d'abord pour être celui que je  
vis un dimanche à l'Eglise & qui avoit  
paru si curieux de me connoître ; mais  
jugez de ma surprise, lorsqu'en l'enten-  
dant nommer, j'appris qu'il étoit fils  
de ce Gentilhomme qui avoit voulu  
m'épouser : car il faut vous dire, que  
Sir *Thomas Welby* étoit l'amant que je  
faisois. Je me retirai sur le champ pour  
cacher le trouble que me causoit cette  
rencontre, & lorsqu'il fut parti, j'allai  
rejoindre ma tante, qui me parut char-  
mée d'avoir fait la connoissance. Le len-  
demain elle eut encore avec lui une lon-  
gue conférence, au sortir de laquelle elle  
me dit, que Mr. *Welby* lui avoit déclai-  
ré qu'il m'aimoit depuis long-tems & se  
croiroit heureux d'obtenir ma main. Ces  
propositions ne firent pas sur moi la  
même impression que les premières,  
j'assurai ma tante que je l'accepterois  
sans repugnance s'il étoit approuvé par  
mes parens. Il vint me voir le même  
jour, on devine aisément ce qu'il me dit

„ dans cette visite. Mais une chose à la-  
 „ quelle il ne s'attendoit pas, fut le récit  
 „ de ce qui s'étoit passé entre son père &  
 „ moi : il l'ignoroit absolument, ayant été  
 „ hors du Royaume pendant ce tems là.  
 „ La plus vive douleur se peignit d'abord  
 „ sur son visage : mais bientôt ayant pris  
 „ son parti, il me quitta en m'assurant,  
 „ qu'avant trois jours j'aurois de ses nou-  
 „ velles. Il courut se jeter aux pieds de  
 „ son père & plaida si bien sa cause, qu'il  
 „ obtint non seulement ce qu'il desiroit,  
 „ mais que Sir Thomas lui promit encore de  
 „ se servir de tout son crédit pour enga-  
 „ ger ma famille à consentir à ce mariage.  
 „ Ses soins eurent le succès qu'il at-  
 „ tendoit ; deux jours après mon père qui  
 „ étoit de retour, fit dire à ma tante qu'il  
 „ souhaitoit de nous voir : Nous y courû-  
 „ mes. Dispensez moi du détail de cette  
 „ entrevue touchante ; mon père fut à mon  
 „ égard la bonté & l'indulgence même, &  
 „ la joye inespérée que j'éprouvois m'ôta  
 „ la force d'exprimer ma gratitude. Sir  
 „ Thomas & son fils entrèrent alors : Ve-  
 „ nez, ma fille, me dit le premier, car  
 „ vous allez l'être : la Providence a dirigé  
 „ cette affaire pour le mieux ; Permettez  
 „ que le fils vous fasse oublier les cha-

grins que vous causa le père, & regardez  
 moi comme le plus tendre des amis. Le  
 contract fut fait à l'instant, & la céré-  
 monie n'a été retardée que jusqu'au jour,  
 où nous pourrons suivre à l'autel l'ai-  
 mable Mils W\*\*\* & son heureux  
 Amant. La jeune Dame ayant fini son  
 récit, toute la compagnie se rassembla pour  
 fixer le tems de la noce, qui ne fut ren-  
 voyée que de peu de jours. Les fêtes fu-  
 rent aussi brillantes que le Lecteur peut  
 le supposer, & il se fera aisément une idée  
 du bonheur dont ces époux si bien assortis  
 ont joui toute leur vie.

## 2. LE BANDEAU DE L'AMOUR,

### EPI TRE.

**E**NFIN, chère AGLAE', ton triomphe com-  
 mence ;

*Les tristes momens de l'enfance*

*Ont fini leur plaisible cours.*

*Le monde ouvre pour toi sa brillante carrière,*

*Un nouveau rayon de lumière*

*Va bientôt éclairer tes jours.*

Redoute cependant l'amorce trop puissante,  
 De ce monde flatteur, seul objet de ses vœux ;  
 Il distille un poison dont l'attrait nous en-  
 chante ,  
 Un poison séducteur, d'autant plus dangereux,  
 Que la main des plaisirs le verse & le pré-  
 sente.

Il est sur tout un Dieu dont tu dois chaque jour  
 Eviter la cruelle flamme :  
 Par sa feinte douceur il charmera ton ame ;  
 Mais crains jusqu'aux appas dont s'embellit  
 sa cour ;  
 Tremble de te laisser séduire,  
 Qui s'engage sous son empire,  
 Devient esclave sans retour ;  
 Ce maître impérieux, ce tyran, c'est l'amour.

L'amour ! ce nom charmant n'offre rien  
 de terrible ;  
 Il semble fait pour toi : ton âge, tes attraits,  
 Les vœux de mille amans, leurs soupirs,  
 leurs regrets,  
 Ton cœur même, ton cœur né pour être  
 sensible ,  
 A ce Dieu tout puissant tout fournira des traits :  
 Mais, à tes yeux charmés, quoi qu'il offre  
 d'aimable ,  
 Evite jusqu'à ses faveurs ;

*Il n'est jamais plus redoutable,  
Que lorsqu'il se pâre de Jours.*

*Hélas ! ainsi que toi, jeune & sans de-  
fiance,*

*De sa dangereuse puissance*

*J'ai presque senti les effets :*

*Ecoute : on peut en assurance,*

*A la tendre amitié confier ses secrets.*

*Au bord d'une rive fleurie,*

*Une agréable rêverie,*

*L'autre jour conduisit mes pas,*

*Là sous l'ombrage épais j'admirois les appas ;*

*Que la nature offroit à mon ame ravie ;*

*Mais, lorsque je goûtois cet innocent plaisir,*

*Lorsque je m'y livrois sans crainte, sans  
allarmes,*

*A mes yeux Hébé vient s'offrir ;*

*Un enfant la suivoit, Dieux ! qu'il avoit de  
charmes !*

*Que fais-tu, me dit-elle, en ces lieux retirés ?*

*Dans cette paisible indolence*

*Dois-tu passer des jours qui me sont con-  
sacrés ?*

*Vois l'amour ; de ce Dieu reconnois la puis-  
sance ;*

C'est pour rendre heureux mes sujets. ]  
 Qu'il aile toujours sur mes traces :  
 Ne redoute point des bienfaits,  
 Son empire est celui des Graces.

A ce discours flatteur, d'un trouble tout nouveau,

Mon ame se sentit atteinte.

L'amour profitant de ma crainte,  
 Sur mes yeux éblouis attachâ son bandeau ;

Oh ! ma chère Aglaé, quel prodige incroyable !

A travers ce bandeau funeste, mais charmant,  
 Tout me parut changé, tout devint plus aimable ;

L'astre du jour brilloit d'un éclat plus touchant.

Ce bois, ces prés, cette verdure,  
 Qui ne m'offroient avant ce jour  
 Que les charmes de la nature,  
 Me parurent alors l'ouvrage de l'amour.

J'envoiege d'un ail timide

Ce Dieu, qui de mon cœur troubloit heureuse  
 Paix,

Il m'enchanté par ses attraits ;

A mes pas chancelans lui-même il sert de  
 Guide.

*J'arrive au même instant dans le plus beau  
séjour ;*

*Mille amans fortunés , charmés de leur ivresse,  
Y goûtoient les plaisirs d'un mutuel amour ;  
Le bonheur les suivoit ; la joie & tendresse,  
Dans leurs ardens regards se peignoient  
tour à tour :*

*Les soupçons importuns , les rigueurs inhu-  
maines ,  
Sur eux n'exercoient point leur pouvoir odieux ;  
Des fleurs qui paroient ces beaux lieux ,  
La volupté formoit leurs chatnes.*

*Dans ces bosquets charmans les jeux & les  
plaisirs ,  
Enchantoient les esprits, attendrissoient les ames ;  
Jusqu'au chant des oiseaux, jusqu'au bruit  
des Zéphirs ,  
Tout du Dieu de Paphos y respiroient les flam-  
mes :*

*Te l'avouërai-je enfin ? je me laissai charmer ;  
Déjà du tendre amour je chérissais l'empire ;  
Déjà mon jeune cœur impatient d'aimer ,  
N'attendoit qu'un objet digne de l'enflam-  
mer ;*

*Peut-être même. . . Hélas ! je tremble à se le  
dire ;*

*Peut-être alloit-il le nommer.*

Mais prête à succomber au trouble qu'il  
m'accable,

Je me sens arrêter par un pouvoir vainqueur ;  
Minerve accourt , m'éclaire, & sa main  
secourable

Arrache de mon front le bandeau séducteur ;

A mes yeux deffillés tout s'offre sans nuage ;  
Le croiras-tu jamais ? à spectacle d'horreur !  
En vain je cherche ce bocage ,  
Où des jeux & des ris le céleste assemblage  
M'avoit annoncé le bonheur :

Entouré de mille furies ,  
L'amour n'est plus ce Dieu dont les flammes  
chéries,

A jamais remplissent nos vœux ;  
Je vis à ses côtés marcher la perfidie ;  
Je le vis rallumer ses feux ,  
Au flambeau de la jalousie.

Jouets de son caprice & de sa cruauté ,  
Tous les cœurs à sa voix fidèles ;  
Sous le voile trompeur de la félicité ,  
Cachent mille peines mortelles :

Si le plaisir se mêle encore à leurs transports,  
Il traîne sur leurs pas l'inconstance, les larmes,  
Le sombre desespoir, les funestes allarmes,  
Quelquefois même les remords.

*Je veux dans ma fraïeur extrême  
Fuir un séjour si dangereux ;  
O surprise ! à terreur ! je me trouve moi-  
même*

*Au bord d'un précipice affreux.*

*C'est toi, sage Pallas, dont le flambeau  
céleste*

*A mes yeux rendit la clarté ;  
Tu conduisis mes pas hors de ce lieu funeste  
Où j'aurois sans retour perdu ma liberté ;*

*Sans toi, d'un fatal esclavage,  
Rien ne pouvoit me préserver ;  
Sois toujours mon soutien ; reçois le juste  
hommage*

*D'un cœur que tu daignas sauver.*

*Et toi, dont la beauté, les graces, la jeunesse,  
Vont à mille dangers exposer les beaux jours,  
O ma chère Aglaé ! puisses-tu fuir toujours  
L'amour & sa perfidie ivresse !*

*Puisses-tu, méprisant sa frivole douceur ;  
Opposer à ses traits un cœur inébranlable !  
De son bandeau surtout fuir le charme  
imposteur,*

*Mélas ! de tous ses dons c'est le plus redon-  
table.*

## 3. QUESTION

**PROPOSÉE** aux *Mathématiciens* sur la manière de jauger un tonneau qui n'est rempli qu'en partie, sans le remuer de sa place.

**O**N se rappellera d'avoir vû dans le Journal Helvétique un Problème proposé aux Mathématiciens, dont le but étoit de découvrir une méthode sûre pour jauger un tonneau en partie plein, ou de déterminer la quantité de liquide qui pouvoit s'y trouver, sans remuer le tonneau de sa place. Cette méthode avoit été inventée par un ancien Officier Suisse au service de France, qui retiré depuis long-tems dans sa patrie, cultive les Mathématiques avec succès, même dans un âge très avancé. Comme les anciens Editeurs de ce Journal n'ont annoncé aucune solution de ce Problème, nous l'avons demandée à l'Auteur de la découverte, qui a bien voulu nous permettre de la rendre publique. Voici comment il s'exprime lui-même :

» AYANT

„ AYANT formé le deſſein de trouver  
 „ un moyen de jauger le vin qui pouvoit  
 „ reſter dans un tonneau entamé, ſans le  
 „ remuer, je penſai d'abord qu'il n'y avoit  
 „ qu'à trouver la capacité de 50 ſegmens  
 „ de cercle dont le plus grand ſeroit le  
 „ demi cercle entier, & je crus que cela  
 „ pourroit ſervir pour un tonneau. Cela  
 „ auroit été bon ſi les tonneaux étoient  
 „ des cylindres, mais ce ſont plutôt des  
 „ cones tronqués, enſorte que quand  
 „ l'ouvrage fut fait, je n'en fus pas con-  
 „ tent & je me mis à travailler ſur nou-  
 „ veaux fraix, voulant toujours, que le  
 „ tonneau que j'imaginois, eut 100 pour  
 „ diamètre, & que ſa capacité totale fut  
 „ 1000, afin que les analogies à faire fuſ-  
 „ ſent plus faciles. Il ne s'agiſſoit que de  
 „ calculer la moitié du tonneau imaginé,  
 „ puis que l'autre moitié lui eſt ſemblable  
 „ & égale. „

MAIS comme ce demi tonneau devoit  
 ſervir de modèle pour tous les autres,  
 l'Auteur pour lui donner toute la juſteſſe  
 poſſible, fait deux choſes. 1°. Il ſuppoſe  
 la courbure inférieure compoſée de lignes  
 droites, égales entre elles, s'éloignant tou-  
 jours ſucceſſivement du centre & jointes

ensemble par d'autres lignes perpendiculaires aussi égales entr'elles & dont chacune est la 100e. partie du diamètre, ou la 50e. partie du demi-diamètre de ce modèle, de sorte qu'il se trouve un rapport nécessaire entre la capacité, ou l'intervalle de deux de ces perpendiculaires & la partie du diamètre égale en hauteur. 2°. Sur ce principe, il a construit à l'aide de la Trigonométrie & des Sinus une table qui indique en nombres la capacité de chaque flèche ou partie du diamètre du modèle depuis 1. jusques à 100. calcul long & pénible sans doute, mais nécessaire pour mettre ceux qui ne peuvent pas dresser une telle table, en état de profiter de la découverte.

» POUR déterminer maintenant, conti-  
 » nue l'Auteur, la quantité de vin qui  
 » reste dans un tonneau, il faut savoir  
 » d'abord ce qu'il contient quand il est  
 » plein, & si on ne le fait pas, on le  
 » jugera en la manière ordinaire. Ensuite  
 » on introduira la jauge, ou même tel  
 » baton que l'on voudra, pourvu qu'il  
 » soit divisé en parties égales, perpendi-  
 » culairement par le bondon dans le ton-  
 »neau, pour en connoître le grand dia-  
 »mètre & aussi la flèche qui est la partie

- 20 de la jauge qui sera mouillée par le vin.  
 21 Alors on fera cette première Analogie.

*Comme le grand diamètre du tonneau  
 Est à sa flèche,  
 Ainsi le grand diamètre du modèle 100.  
 A la flèche.*

LE quatrième terme trouvé, on cherchera dans la table dont on a parlé, la capacité de la flèche du modèle & l'on fera cette seconde analogie :

*Comme la capacité du modèle 1000.  
 Est à sa flèche,  
 Ainsi la capacité du tonneau mesuré  
 A la capacité de la flèche.*

ON sent, que le mérite de cette découverte consiste dans la table qui indique chaque capacité du modèle, relativement aux différentes parties de la flèche, ou du diamètre d'un tonneau. Nous invions les Savans, versés dans ces sortes de matières à chercher & à nous faire connoître les moyens les plus faciles, de construire une table si utile.

---

#### 4. PROSPECTUS

**DE** la nouvelle Edition de l'ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts, & des Métiers.

---

*Proposée par Souscription.*

**U**N Ouvrage qui renferme toutes les connoissances humaines, qui comprend le détail de tous les Arts & de toutes les Sciences, qui a coûté vingt-cinq ans de soins & de travaux, qui est le produit des veilles de plus de quarante hommes de Lettres, dont plusieurs sont du premier mérite: cet Ouvrage n'a besoin ni d'éloge ni de recommandation. L'ENCYCLOPÉDIE, malgré les fautes & les omissions qui peuvent s'y trouver, est encore le plus beau monument, que les hommes dans aucun tems, aient élevé à la gloire des Lettres.

LA première Edition de ce Dictionnaire étant tout à fait épuisée: les Libraires associés avoient projeté de le refondre en-

tièrement, & d'en faire un ouvrage nouveau. Mais on leur a représenté : que la refonte d'un pareil livre pourroit être encore plus difficile & plus longue que ne l'a été la première exécution ; qu'une refonte faite à la hâte, ne feroit qu'ajouter de nouvelles imperfections à celles, que les Auteurs mêmes de ce dictionnaire y reconnoissent ; que les Editeurs, n'ayant pas à la fois sous leurs mains tous les matériaux de la refonte, il seroit impossible de mettre l'enchainement nécessaire dans toutes les parties de l'ouvrage : parce que les premiers Volumes renvoient & correspondent aux derniers ; qu'on fait d'ailleurs sans cesse des progrès & des découvertes dans les Arts & dans les Sciences ; que les Sociétés savantes ajoutent chaque année de nouvelles lumières aux anciennes ; qu'une seconde Edition corrigée seroit par conséquent bientôt suivie d'une troisième, celle-ci d'une quatrième, & que dès là le Public se verroit obligé de sacrifier sans cesse un ouvrage considérable & très couteux.

POUR parer à tous ces inconvéniens, pour épargner une dépense au Public, & pour ne point donner de regrets aux premiers Souscripteurs, autant que pour dé-

concerter les desseins de quelques contrefacteurs, la Compagnie des Editeurs de cet ouvrage a pris le parti de donner une nouvelle Edition de l'ENCYCLOPEDIE, exactement conforme à la première, même papier, même format, même caractère, imprimée page pour page, mot pour mot; & de renfermer les corrections dans quelques Volumes de supplémens bien faits sur toutes les parties de ce Dictionnaire.

CES Supplémens comprendront toutes les nouvelles découvertes qui ont été faites depuis vingt-cinq ans, & les découvertes les plus anciennes qui auroient pu être omises dans la première Edition. On y reprendra toutes les Sciences, tous les Arts; on y relèvera les omissions & les fautes contenues dans le corps de l'ouvrage. Ils formeront un Dictionnaire particulier, dont chaque partie portera le nom de son Auteur, & sera le complément de la même matière contenue dans les 17 Volumes de l'ENCYCLOPEDIE. Le lecteur pourra s'en servir très facilement: car en cherchant par exemple le mot *transpiration*, il aura recours aux Supplémens, pour voir les corrections & augmentations de ce mot, &c. &c.

CES Supplémens feront imprimés dans le même format, avec le même papier & caractère, que le corps de l'ouvrage, & s'il arrivoit, que des étrangers donnassent quelque Edition de l'ENCYCLOPEDIE, avec des corrections, augmentations, ou remarques, qui en valussent la peine, on aura soin d'en profiter.

LES Editeurs réitérent leurs invitations à tous les gens de Lettres & Artistes expérimentés, de concourir avec eux à perfectionner un ouvrage, destiné à renfermer toutes les connoissances du siècle. Se rendre à ces invitations, fera servir les Sciences, mériter du Public, & appeler les Editeurs à la plus juste reconnoissance.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION POUR L'ENCYCLOPEDIE.

LE prix de Soufcription de cette nouvelle Edition, fera de 840 Livres de France pour les 17 Volumes de Discours & les 8 Volumes de Planches.

ON payera actuellement en soufcrivant - - - 48 Liv.

En recevant chaque Volume de Discours 24 Liv. & pour les 17 Volumes - - - 408 Liv.

## 480 JOURNAL HELVETIQUE

EN recevant chaque Volume  
de Planches 48 Liv. & pour les 8  
Volumes - - - - - 384 Liv.

---

En tout 840 Liv.

ON observera, que le prix de la première Edition étoit par Soufcription de 956 Livres; que le prix actuel de cette première Edition est de 13 à 14 cents Livres, quand on peut la trouver: car les 7 premiers Volumes surtout font devenus très rares; & que par notre arrangement on recevra les 4130 feuilles, que contiennent les 17 Volumes de Discours, pour 456 Livres; dans le tems que l'on veut se faire paier 3400 feuilles d'une édition étrangère 408 Livres, & que l'on pèse sur la modicité de ce prix.

LA même considération a lieu pour les 8 Volumes de Planches. On recevra un Recueil de 2000 Planches de la plus belle exécution, sur toutes les Sciences, Arts & Mériers, chacune avec son explication, pour le prix modique de 384 Livres.

### CONDITIONS POUR LES SUPPLEMENS.

LE prix de chaque Volume par Soufcription sera de 24 Liv.

ON payera douze Livres en fouscivant , & vingt - quatre Livres en recevant chaque Volume.

ON tiendra compte de l'avance des douze Livres fur le dernier Volume.

ON fouscrit féparément pour les Supplémens.

LES Poffeffeurs de la première Edition pourront fouscrire pour les Supplémens aux mêmes conditions.

#### ORDRE DE LA LIVRAISON.

LES trois premiers Volumes de Discours paroîtront au mois de Janvier 1770. avec le premier volume des Planches. Les autres Volumes paroîtront de trois mois en trois mois ; on les délivrera à mefure pour la facilité des Soufcripteurs.

TOUT l'ouvrage fera achevé & publié dans trois années au plus tard ; on en prend l'engagement folemnel. Les derniers Tomes des Planches feulement ne pourront paroître que dans la quatrième année : parce qu'il faut plus de tems pour les faire travailler & tirer avec foin.

C'EST à la LIBRAIRIE HEILMANN à BIENNE en SUISSE, que l'on s'adressera pour tout ce qui concerne, soit les Mémoires ou Observations que l'on voudra fournir; soit les détails ultérieurs, tant littéraires que typographiques, que l'on pourra désirer; soit la Souscription de l'ouvrage & des Supplémens.

CETTE Souscription ne fera ouverte que jusqu'à la publication des premiers Volumes.

---

## 5. A V I S.

**L**E 76me. Tirage de la Lotterie Electorale Palatine s'est exécuté le 28. Septembre 1769 à l'Hôtel de Ville de Mannheim, en présence de Son Excellence Monseigneur le Baron DE ZEDTWITZ, Ministre d'Etat, Sur-Intendant de la ditte Lotterie, de Mrs. le Directeur de la Ville, Prévot, Bourguemestre & de deux Echevins.

## LISTE DES NUMEROS,

*Qui ont été extraits de la Roue de Fortune.*

Ire.	Sortie, N <sup>o</sup> . 43.
II <sup>me</sup> .	Sortie, N <sup>o</sup> . 9.
III <sup>me</sup> .	Sortie, N <sup>o</sup> . 58.
IV <sup>me</sup> .	Sortie, N <sup>o</sup> . 17.
V <sup>me</sup> .	Sortie, N <sup>o</sup> . 36.

LES cinq Numeros qui sortent chaque Tirage, forment constamment 10 Ambes, 10 Ternes & 5 Quaternes gagnantes ; mais comme plusieurs milliers de personnes peuvent prendre les mêmes Numeros, il résulte de là, que la quantité d'Ambes, Ternes & Quaternes augmentent considérablement, qu'elle produit une infinité d Lots de grand Prix, & que le nombre des Gagnans est toujours immense.

---

## 6. LOGOGRIPHE.

**F**ILLE de la terreur, l'ignorance est ma  
 mère,  
 Mon empire s'étend sur l'esprit des mortels ;

*Vous m'avez vu sortir de l'ombre des autels,  
Et causer plus de maux que la peste, ou la  
guerre.*

*Douze pieds composent mon tout :*

*Transportez-les de diverses manières,  
Vous trouverez en France deux rivières :  
Mais si vous cherchez jusqu'au bout ,*

*Vous devez voir le père de Médée ,  
Un mont fameux dans la Judée ,  
Le Roi dont Troie à pris son nom ,  
La Messagère de Junon ,*

*Un enfant qui servoit de repas à son père ,  
Un Dieu d'Egypte , un Peintre , un Empereur ,  
Qui sur Jerusalem signala sa valeur ,*

*Un Empire d'Asie , un terme de Musique ,  
Un Royaume de l'Amérique ,  
Où l'Espagnol par l'or fut arrêté ;  
Un instrument par Iris inventé ;*

*Le vase où des anciens on conservoit la  
cendre ,  
Mais je deviens trop clair & vous devez  
m'enten.re.*

---

 ENIGME.

**S**I quelquefois je fais du mal,  
 Je n'ai pourtant pas de malice,  
 Et je rends chaque jour service,  
 Quoiqu'alors on me traite mal.

*D'abord on me met à la chaîne;  
 Puis il faut que je me démène.  
 Mon ouvrage finit d'une triste façon,  
 Je suis précipité au fond d'une prison.*

---

LE mot de l'ÉNIGME du mois précédent est CHANDELLE, & celui du LOGOGRIPHE est SOURCE, dans lequel on trouve course, roue, ours, cœur, Corse, sœur & sucre.





*IV. PARTIE.*

LE NOUVELLISTE  
SUISSE,

OU

ANNALES POLITIQUES

DE L'EUROPE.

---

OCTOBRE 1769.

---

*I T A L I E.*

**R**OME. On publie que le Cardinal Albani a fait, au nom de ses Collègues, des plaintes au Saint Père sur ce que les affaires les plus importantes se traitent avec le plus profond secret dans le Cabinet Apostolique, sans former des Congrégations, ni y appeller des Cardinaux qui

font les Conseillers nés des Souverains Pontifes, & que le Saint Père lui avoit répondu, que pendant la durée de son Cardinalat, il avoit vû souvent le secret mal observé dans ces sortes d'assemblées, ce qui lui avoit fait prendre la résolution de faire tout par lui-même. Sa Sainteté a annoncé le prochain Jubilé qui durera deux semaines. On espère d'apprendre bientôt l'accommodement entre le Saint Siège & les Cours de la maison de Bourbon; les audiences accordées à leurs Ministres devenant toujours plus fréquentes.

**N**APLES. La Cour a fait marcher 4000 hommes d'Infanterie & 600 chevaux vers Fondi. On prétend que c'est dans le dessein de protéger l'Etat Ecclésiastique, au moment, où Sa Sainteté prononcera sur le sort de la Compagnie de Jesus, événement que l'on regarde comme prochain. S. M. a aboli pour toujours une Congrégation qui s'assembloit chaque jour de Fête à Aquila, dans l'Abbruzze & qui avoit été fondée par les Jésuites. Le bruit court qu'il va paroître une ordonnance portant abolition des immunités dont les Prêtres & les Moines, sans en excepter l'Archevêque lui-

même, ont joui jusques à présent. Deux des gens du Nonce Apostolique conduisoient un Religieux en prison, lorsqu'il leur fut enlevé par des Archers de la garde du Roi, & ceux qui l'avoient saisi, incarcérés eux-mêmes. Le Nonce a jugé, qu'il étoit de sa prudence de dissimuler cette affaire. La Cour a fait défense aux Communautés Ecclésiastiques & aux Maisons de piété & de charité, qui ne sont pas administrées par des Laïques, de faire de nouvelles acquisitions. Elle exige aussi que ceux qui sont pourvus de quelques bénéfices Ecclésiastiques résident désormais dans le Royaume. On a ressenti dans la Basilicate un tremblement de terre qui a renversé plusieurs maisons.

**L**A BASTIE. Il ne reste plus de rebelles en Corse que quelques bandits qui habitent les montagnes du Niolo. M. de Vaux a envoyé des détachemens dans ces montagnes pour leur donner la chasse. On continue à lever la Légion Corse qui sera composée de 8 Compagnies d'Infanterie, de 8 de Cavallerie & d'une de Dragons. Le Roi en a donné le commandement au Marquis d'Arcambal. On dit, que le Comte Abatucci s'est soumis & qu'il entre au service de S. M. On a arrêté dans

dans cette ville le Capitaine Pelone, soupçonné de s'y être rendu pour exécuter quelque mauvais dessein. Mr. de Vaux l'a fait transporter en France & a publié un pardon pour ce qui reste de montagnards révoltés. On accorde des passeports pour sortir du Royaume à ceux qui les desirerent & plusieurs d'entr'eux en ont déjà profité. Un incendie, arrivé le 25e. Septembre & qui a duré trois jours a consumé une partie de cette Capitale. On a exécuté plusieurs Corses coupables de haute trahison ; leurs maisons ont été démolies & leurs biens confisqués.

F R A N C E

**P**ARIS. Un Arrêt du Conseil d'Etat a ordonné l'exécution du projet formé de conduire les eaux de la rivière d'Yvette dans cette Capitale, ce qui facilitera l'écoulement des immondices & procurera la salubrité de l'air à ses nombreux habitans. Ce même Conseil a décidé, que la Colonie de la Louisiane seroit remise sous la domination Espagnole. La Commission établie pour mettre ordre aux affaires des Réguliers a arrêté, que 300 maisons possédées

en France par les Cordeliers seront réduites à 200. Elle a fait aussi divers réglemens de Police & de Discipline qui devront être observés par les Franciscains, tant pour le Spirituel que pour le Temporel; Ils y ont souscrit avec une réserve exprimée en ces mots, *par ordre du Roi & malgré nous.* La même Commission a défendu aux Réguliers de Sainte Croix de la Bretonnerie de prendre des Novices, afin de parvenir à supprimer cet Ordre. Le Ministère a résolu de délivrer cette Capitale des mendians qu'on y voit en si grand nombre. On les enlève tous, on fait travailler aux ouvrages publics ceux qui peuvent les supporter & l'on enferme les autres dans des maisons de Charité pour y recevoir tous les secours nécessaires. On écrit du Port au Prince, dans l'Isle de St. Domingue, que le rétablissement de la milice qui avoit été autrefois supprimée, a donné lieu à quelques désordres, mais que la tranquillité publique y avoit été parfaitement rétablie par le zèle & la prudence du Prince de Rohan qui est Gouverneur de cette Isle. On fait de grands préparatifs pour le prochain mariage du Dauphin & il passe pour constant, que le Prince de Condé ira à Vienne faire

la demande de l'Archiduchesse destinée pour Epouse à ce Prince.

IL paroît une Convention faite entre S. M. T. C. & l'Impératrice-Reine de Hongrie, concernant les limites de leurs Etats respectifs dans les Pays-Bas. Le milieu de la rivière de l'Escaut sera désormais la séparation des deux Dominations, depuis le ruisseau de Wilfers qui se jette dans l'Escaut au dessus des montagnes, jusques au confluent de cette rivière & de la Scarpe; Aucune des deux Puissances ne pourra y établir des droits de Péages sur les bateaux, ou sur les marchandises dont ils seront chargés, jusques au dit confluent & cent toises au dessous. Les Hauts Contractans s'obligent de plus à ne faire construire aucune forteresse sur cette partie de l'Escaut. ]

### E S P A G N E.

**M**ADRID. L'Archevêque de Valladolid ayant remis au Conseil du Roi un Exemple imprimé d'un Bref d'Indulgences de la Cour de Rome, expédié le 12<sup>e</sup>. Juillet dernier en faveur des Jésuites, les Fiscaux ont déclaré, que ce Bref contient des vices

d'obreption & de subreption, & qu'il ne peut avoir son effet ni en Espagne, ni dans tous les autres Royaumes d'où ces Religieux sont proscrits, & que la forme en étoit contraire à la Pragmatique Sanction du 2e. Avril 1767, adoptée par toute la nation, coneluant à la suppression de ce Bref. Sur quoi S. M. C. a rendu une ordonnance, enjoignant à tous les Corrégidors, Gouvernemens & autres Juges, de saisir en son nom tous les Exemplaires du Bref en question, & à ceux qui en sont pourvus, de les remettre incessamment où il convient, sous peine d'être punis suivant la rigueur des Loix. La même ordonnance a été adressé aux Archevêques, aux Evêques & aux Supérieurs des divers Ordres Religieux.

ON mande des côtes de l'Afrique, qu'il étoit arrivé à Tunis deux Frégates Françaises, chargées de demander à la Régence la restitution de tous les Corfes enlevés par un Corsaire de cette ville, à bord d'un bâtiment François outre un dédomagement à l'occasion d'un pêcheur de Corail & que le Roi avoit déclaré, qu'on ne rendroit la liberté aux Corfes qu'en payant pour chacun d'eux une rançon de 1500 Piastras.

Sur quoi les Commandans de ces Frégates avoient remis à la voile. Les Lettres d'Alger portent, que la Régence de cette ville avoit déclaré la guerre au Roi de Danemarck, sous prétexte qu'il s'est engagé de joindre ses vaisseaux à l'Escadre Russe destinée à agir contre la Porte, dont cette République est tributaire. On a fixé au Consul Danois qui réside à Alger, le terme de trois jours pour mettre en sûreté les vaisseaux & les effets de sa nation, après lequel tems les Corsaires Algériens ont ordre d'attaquer par tout le Pavillon Danois. On ajoute que les Régences Barbaresques ont résolu d'en user de même à l'égard de toutes les Puissances amies de la Russie. Depuis cette époque les navires Danois ont suspendu leur navigation & attendent quelques vaisseaux de guerre pour pouvoir la reprendre avec sûreté.

### GRANDE-BRETAGNE.

**L**ONDRES. Le Chevalier Bernard, Gouverneur de la Province des Massachusets, arrivé ici depuis quelques jours a rendu compte de l'état particulier de cette Province & des dispositions de ses habitans,

qui se font liés par un nouvel acte contre les manufactures d'Angleterre. L'assemblée de Boston a refusé à ce Gouverneur tous les subsides qu'il lui a demandés. Quoique le Ministère ait donné des assurances qu'il revoquera les Droits imposés sur le thé, le verre, le papier & les couleurs, les négocians de cette dernière ville ont répondu, que la suppression de ces Droits ne soulageroit point le commerce, & ils insistent sur l'abolition de toutes les taxes imposées sur les Colonies, ce qu'ils espèrent d'obtenir par l'effet des remontrances que l'Assemblée générale a adressées au Roi & dans lesquelles ils se plaignent de l'administration du Chevalier Bernard & demandent qu'il soit éloigné pour toujours de ces provinces. Un mal qui résulte nécessairement de ces difficultés, c'est une diminution frappante du commerce entre l'Amérique Septentrionale & l'Angleterre. Ce qui se vérifie par le peu de commissions que reçoivent les négocians de la Capitale pour ces pays-là & le petit nombre de navires qui en prennent la route chargés de marchandises de l'Europe.

ON donne comme authentique la réponse suivante faite verbalement à la déclaration du Roi de France au sujet de la Corse. „ Qu'anti-tôt que S. M. Br. a eu avis

„ des intentions du Roi T. C. de prendre  
 „ possession de l'Isle de Corse, Elle n'a pas  
 „ tardé de faire connoître par le canal de son  
 „ Ambassadeur à Paris ses sentimens sur une  
 „ entreprise qui pourroit troubler la tranqui-  
 „ lité générale, en donnant atteinte aux inté-  
 „ rêts de divers Princes d'Italie, tranquillité  
 „ heureusement établie & confirmée par le  
 „ dernier traité de paix, & que si la commu-  
 „ nication de la convention entre S. M. T. C.  
 „ & la République de Gènes n'a pas calmé  
 „ les inquiétudes de S. M. Br. sur cette affaire,  
 „ la déclaration du Roi T.C. doit les augmen-  
 „ ter & prouve que ces sentimens sont bien  
 „ fondés. „

LA Lettre du Médecin Musgrave, dont  
 on a parlé, fait toujours beaucoup de bruit.  
 La réponse du Chevalier d'Eon n'a point dé-  
 truit les préventions du peuple, & il circule  
 divers écrits à cet égard. Cette affaire donne-  
 ra lieu à des éclaircissmens sur la négocia-  
 tion de la dernière paix, de la part de M. de  
 Vergy, alors Secrétaire d'Ambassade de la  
 Cour de France à Londres. La Compagnie  
 des Indes a enfin décidé à la pluralité des  
 suffrages, que l'Officier nommé pour com-  
 mander l'escadre dans l'Inde auroit part aux  
 délibérations & résolutions du Conseil de la  
 Compagnie sur la guerre & la paix, pendant  
 que les troupes de S. M. seroient employées

pour le service de la Compagnie. Mais trois des Directeurs ont encore protesté contre cet arrêt, ce qui a donné lieu à de nouveaux débats. Cependant après bien des contestations contre la légalité de la Commission des trois Sur-Intendants qui doivent se rendre dans l'Inde, leurs pouvoirs ont été confirmés & ils se disposent à partir incessamment à bord de la Frégate l'Aurore qui les attend depuis long-tems. Enfin les Directeurs dont on vient de parler, ont souscrit aux conditions que le Gouvernement leur a imposées, en sorte que toute cette affaire est arrangée & que la Frégate en question ne tardera pas de mettre à la voile.

IL s'étoit répandu, à l'arrivée d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, des bruits sur les succès de Hyder-Ali-Kan & la prise de Madrafs, qui avoient fait baisser considérablement les actions de cette Compagnie ; mais aujourd'hui toutes les inquiétudes sur le sort de cette dernière place se sont dissipées : on fait qu'elle est abondamment pourvue d'Artillerie, de munitions & de vivres, & conséquemment en état de faire une belle résistance. Il résulte de divers avis qu'Hyder-Aly-Kan parcourt la Carnatie, & qu'il a également refusé d'en venir aux mains avec les Anglois & de souscrire aux propositions d'accommodement, qui lui ont été faites par les Députés du Gouverneur & du Conseil de Madrafs.

UNE Frégate Françoisise est arrivée aux Dunes & y est rentrée comme en croisière, pour observer, à ce qu'on croit, la Flotte Russe dans son passage. Cette Frégate ayant négligé de saluer un Vaisseau de guerre qui se trouvoit alors aux Dunes, le Capitaine de ce dernier lui envoya par sa chaloupe ordre de le faire, & sur son refus, lui lâcha deux boulets qui obligèrent le Commandant de la frégate à baisser son pavillon.

LE Général Paoli, sur le compte duquel on n'a pas eu d'abord des avis bien certains, arriva à la Haye dans le commencement de Septembre & en est parti le 19e. avec Milord Pembrock faisant voile pour l'Angleterre. Le 20e. il parut à la Cour, à l'occasion de l'Anniversaire de la naissance du Roi & n'a cessé depuis lors de recevoir des témoignages de considération de la part de la Noblesse Angloise.

### H O L L A N D E

**L**LA HAYE. Quoiqu'on n'ait pas reçu des avis directs de Petersbourg au sujet du départ d'une flotte Russe destinée, à ce qu'on prétend, pour la Méditerranée, on n'en est pas moins assuré qu'elle a mis à la voile, & voici ce que l'on a appris depuis lors à cet égard :

LE Lord Weymouth, l'un des Secrétaires d'Etat de la Grande-Bretagne, a informé les

négocians Anglois qui font commerce en Russie, qu'une flotte de 22 vaisseaux de ligne de cette nation avoit mis à la voile pour Constantinople. Il en étoit venu quelques-uns d'Archangel, qui après avoir passé le Sund, avoient pris la route de Petersbourg, pour joindre le reste de la flotte, qui après être réunie, a fait voile pour Coppenhague, où des vents contraires l'ont retenue pendant quelques tems. Elle est commandée par l'Amiral Spiritow, ayant sous ses ordres le Vice-Amiral Anderson & le Contre-Amiral Jalmonow. Une partie se dispoit à lever l'ancre le 19e. Septembre pour entrer dans la mer du Nord. On conjecturoit qu'elle auroit préféré de diriger sa route par le Nord-Ouest de l'Irlande plutôt que de traverser le canal de la Manche, cependant on apprend qu'elle a pris ce dernier chemin. D'autres prétendent qu'à cause de la saison avancée elle passera l'hyver dans le port de Hull. Le Roi d'Angleterre a permis à plusieurs Lieutenans de marine qui ne tirent que la demi-paye d'aller servir sur cette flotte, à condition qu'ils rejoindront au premier ordre. Enfin les derniers avis de Dannemarc portent que la flotte Russe parut le 21e. Septembre à la hauteur d'Elfeneur & que le 23e. elle avoit passé le Sund avec un vent favorable. L'un des bâtimens qui la composent, a échoué & un autre a chassé sur ses ancres, mais ils ont été secourus à tems.

## P O L O G N E.

**V**ARSOVIE. Les troubles qui désolent le Royaume, loin de diminuer, paroissent aller en augmentant. Il s'est formé de nouvelles Confédérations dans la Samogitie, vers laquelle un corps de troupes Russes défile de la Courlande. La Porte Ottomane a fait un traité avec les Confédérés, qui établit une Alliance offensive & deffensive entre cet Empire & la République de Pologne, stipule les secours respectifs & fixe les limites des deux Etats de même que le sort des Dissidens & celui des peuples qui habitent l'Ukraine. Le Magistrat de Dantzic a fait arrêter un chariot chargé d'armes & d'habits pour les Confédérés, & a ordonné aux paisans de son territoire de sonner le toclin au cas que ces derniers veuillent exiger d'eux des contributions. Les Russes ont évacué tout d'un coup Cracovie, suivis d'un grand nombre de familles de Dissidens qui s'y étoient retirés & ils ont été remplacés, non par des Régimens Autrichiens ayant à leur tête le Général Laudon, comme on l'a publié, mais par les Maréchaux réunis des diverses confédérations qui s'y sont rendus des frontières de Silésie & de Hongrie. Il se fait divers préparatifs à Varsovie qui semblent annoncer, que S. M. Polonoise se dispose à quitter bientôt cette résidence Royale. On y

a placé dans les environs des Corps de Cosaques qui arrêtent tous ceux qui en sortent sans passeport, tant à cause des correspondances que les Confédérés y entretiennent, que pour empêcher, s'il est possible, la désertion qui règne dans les troupes de la Couronne.

APRÈS tant d'avis contradictoires sur les opérations avantageuses ou défavorables des armées Russe & Ottomane, depuis la retraite de la première de devant Choczim & son passage du Niester, voici ce qu'on publie de plus certain. Le Grand-Visir a été déposé sur les plaintes portées contre lui par l'Aga des Janissaires, qu'il avoit dégradé de son emploi, & renvoyé à Constantinople : Sa Hautesse lui a donné pour Successeur Moldavan - Ali-Pacha. Le Prince Gallitzin occupoit un camp retranché près du Niester. Un corps de Janissaires & de Cavallerie passa le fleuve la nuit du 2 au 3e. Septembre pour attaquer l'armée Russe, mais le Prince Repnin les repoussa avec perte. Les Turcs, en plus grand nombre, firent une nouvelle tentative le 9e. Le Prince Gallitzin les chargea avec vigueur & les força de repasser le fleuve, au delà duquel il porta même un Corps de troupes légères. Les journées du 17 & du 19 ne doivent pas avoir été moins avantageuses aux Russes, voici les premiers détails qu'on en a reçu & sur lesquels des lettres de divers

endroits s'accordent : Le nouveau Grand-Visir avoit fait jetter un pont sur le Niefter près de Brahilow , où il fit avancer 12,000 hommes de ses meilleures troupes. Le Général Russe qui les attendoit , les reçut avec tant de bravoure , qu'il les obligea de repasser le fleuve. Les eaux du Niefter ayant grossi tout à coup , emportèrent le pont , en sorte que les fuyards se trouvèrent réduits à périr dans les flots , ou par le glaive des vainqueurs. Bientôt après les Russes passant le fleuve , s'emparèrent des retranchemens Turcs. Le Grand-Visir a été contraint par une émeute militaire de se retirer du côté de Bender , abandonnant la forteresse de Chozim qui s'est rendue sans résistance avec une nombreuse artillerie , les magasins & les munitions.

ON a lieu de croire que la Russie entretient des intelligences avec les habitans des montagnes de Montenegro , qui pourroient seconder les entreprises de cette Puissance dans la Méditerranée. Le fameux Stephano Piccolo , qui s'étoit fait passer pour le Czar Pierre III , a été arrêté sur le territoire Ottoman , chargé de chaînes & conduit à Petersbourg. D'un autre côté un corps considérable de troupes Russes a reçu ordre de se rendre en Finlande & d'y former un cordon,

**K**ÖNIGSFELDEN, dans le Canton de Berne. S. A. M. le PRINCE ABBÉ DE ST. BLAISE, arriva ici incognito, accompagné de Mr. le Prévot de *Klingnau* & de deux autres Ecclésiastiques. On sait que Königsfelden fut autrefois une célèbre Abbaie, bâtie par AGNE'S, Reine de Hongrie, fille de l'Empereur ALBERT I, dans le même lieu, où ce Prince perdit la vie de la main de son neveu, Jean Duc de Souabe. Le Prince Abbé avoit obtenu de l'Etat la permission de faire ouvrir les tombeaux, qui renferment les dépouilles mortelles de plusieurs Princes de l'illustre Maison d'Autriche. M. *Charles Louis Ougsbouger*, du Conseil Souverain de la Ville de Berne & Seigneur Baillif de Königsfelden, reçut le Prince avec tous les égards dûs à son rang. Il fut traité splendidement au Château, de même que chez M. le Baron de *Rinck de Baldenstein*, Commandeur de l'Ordre de Malthe à *Luggeren*. S. A. de même que les Savans qu'elle avoit à sa suite, ont fait leurs efforts pour reconnoître les corps renfermés dans le tombeau. On y en remarque onze, savoir: 1) ELISABETH. Reine des Romains, veuve de l'Empereur ALBERT I. 2) De LEO-POLD I, Duc d'Autriche, surnommé le Glo-

rieux. 3) CATHERINE, Duchesse de COUCY, sœur de LEOPOLD I, & mère d'Enguerrand sire de Coucy, qui dévasta la Suisse avec une armée d'Anglois en 1375. 4) LEOPOLD II, Duc d'Autriche, fils d'Albert II, tué à la bataille de Sempach le 9e. Juillet 1386. 5) GUTTA, ou JUDITH, Comtesse d'Oettingen, sœur de ce Prince. 6) HENRI, Duc d'Autriche, fils d'ALBERT I. 7) ELISABETH DE LORRAINE, Epouse du Duc FREDERIC IV. 8) CATHERINE, Epouse de LEOPOLD I. 9) ELISABETH, Epouse du Duc HENRI. 10) FREDERIC, fils de FREDERIC, Roi des Romains. 11) AGNES, Reine de Hongrie, Princesse qui eut beaucoup de part aux affaires de la Suisse depuis la mort de son auguste Père.

Le même jour S. A. se rendit à Hâbembourg, accompagnée de M le Baillif OUGSBOURGER, pour visiter dans cet ancien Château, le lieu d'où l'auguste maison d'Autriche tire son origine. Sur le soir S. A. retourna à S. Blaise fort satisfaite des politesses, qu'Elle avoit reçues, & des choses curieuses qu'Elle avoit eu occasion d'observer.

**N**EUCHATTEL. Le Mardi 17e. Octobre, entre 6 & 7 heures du matin, on ressentit ici une légère secousse de tremblement de terre. Elle fut plus sensible dans la partie la plus élevée de la Ville & aux environs du Château, sans cependant causer aucun dommage. On la sentit de même dans les villages situés au bord du Lac.



# T A B L E.

## I. PARTIE. Annales Littéraires de la Suisse.

1. **L** A Palingénésie Phil. par M. Bonnet. 463
2. De l'Orgueil nation. par M Zimmerman. 372
3. Voyage d'un François en Italie. 388
4. Les principes de la langue Allemande. 389
5. Observations sur l'histoire de la Grèce. 393
6. Reflexions sur les mœurs, la Religion, &c 394
7. Antiquités Romaines trouvées à Buchs. 401
8. Estampe de Scheuchzer. ibid.

## II. PARTIE. Annales Littéraires de l'Europe.

- ALLEMAGNE. Ugolino, Tragédie 405
- FRANCE. Lettres du Comte Algarotti sur la Russie. 428

## III. PARTIE. Pièces Fugitives.

1. Anecdote Angloise 441
2. Le Bandeau de l'Amour, Epitre. 465
3. Question sur l'art de jager. 472
4. Prospectus de l'Encyclopédie. 476
5. Avis sur la Lotterie Electorale Palatine. 482
6. Logogriphe. 483
7. Enigme. 485

## IV. PARTIE. Nouvelles Politiques.

- Italie 486
- France 489
- Espagne. 491
- Grande-Bretagne. 493
- Hollande. 497
- Pologne. 499
- E. Suisse. 502